

Carrefours théoricocliniques.

Nous interrogeons ici quelques-uns des concepts les plus ardues et les plus controversés de la métapsychologie :

L'autoérotisme comme première activité psychique.

La sublimation.

Œdipe, castration, phallus.

Les instances de la personnalité.

Notes sur la projection.

L'AUTOEROTISME comme première activité psychique

Dans l'"Introduction du narcissisme" (1914), FREUD soutient qu'à la différence du moi qui naîtra plus tard, l'autoérotisme existe "depuis le début".

D'où la séquence ontogénétique :

autoérotisme, narcissisme, homoérotisme, alloérotisme.

Est-ce à dire que l'autoérotisme existerait dès les premiers jours, voire même dans l'état foetal ?

Dans "Vie et mort dans la psychanalyse", Jean LAPLANCHE, radicalisant certaines formulations de FREUD, distingue l'ordre sexuel (désir) de l'ordre vital (besoin). Il avance la thèse que la sexualité prend naissance et se développe en s'étayant sur la satisfaction du besoin vital de manger. Le suçotement dérive de la succion.

Ce modèle, proche de celui de la satisfaction hallucinatoire du sein mis en place par FREUD dans le chapitre VII de la Traumdeutung mérite d'être questionné.

Nous ferons trois remarques :

1. On devrait distinguer l'autoérotisme qualifié, lequel implique le "rebroussement" dans le fantasme et la satisfaction hallucinatoire comme finalité, de ce que PIAGET a désigné comme "activation des schèmes sensorimoteurs innés" (succion, agrippement) qu'il considère comme la toute première activité mentale. L'arc réflexe fonctionne dès le départ, "pour le plaisir", indépendamment de la présence du support extérieur (maternel) mais, évidemment, il est en appel de ce support.

2. Le verbe étayer est transitif. La forme pronominale "s'étayer sur" est un barbarisme; mais enfin, on a bien le droit de faire changer la langue.

3. "*Anlehnung*" ne signifie pas étayage mais appui, adossement.

FREUD invoque cette notion principalement à propos du choix d'objet d'amour (*Objektliebe*) qui peut, soit être narcissique (dans ce cas, on aime son double idéal), soit "s'appuyer" sur l'image de la mère et/ou du père en tant que premiers objets d'amour (*Anlehnungstypus*). La sexualité virtuelle contenue dans l'activation des "schèmes sensori-moteurs innés" a besoin d'être étayée par un apport extérieur, soit idéalement la libido maternelle. Sinon, il y a un risque que les schèmes sensori-moteurs fonctionnent à vide, aboutissant à une dissociation précoce du sexuel et du vital.

Sans doute est-ce ce qui se passe dans la plupart des cas d'autisme infantile, d'hospitalisme et de troubles somatiques précoces.

C'est l'état libidinal que fournit l'amour maternel (cette relation primordiale a été désignée par BALINT du terme de "*Primary Love*") qui permet la fusion du sexuel et du vital, du plaisant avec le nécessaire. Pour être complet, il faut ajouter l'amour en tant qu'activité de pensée (l'aptitude de la mère à "rêver" son enfant) de la mère qui vient englober, soutenir et donner sens au don de nourriture (vital) et de plaisir (sexuel). L'enfant qui réclame la présence de sa mère a moins besoin de nourriture que de retrouver cette totalité enveloppante où besoin et désir sont confondus.

Quand, dans les Trois Essais, FREUD écrit "Trouver l'objet c'est le retrouver", il évoque cette source origininaire du désir (et de la pulsion) qui "pousse" à retrouver un objet susceptible de réaliser la satisfaction plénière dont la représentation la plus achevée est donnée par l'image du nourrisson au sein, ou, mieux, "lové" dans le sein de la mère.

Cet objet a été désigné par FREUD comme "objet perdu". Mélanie KLEIN en a fait l'objet partiel (FREUD ne parle jamais d'objet partiel, mais seulement de pulsions partielles) et LACAN l'objet "petit a".

De quoi s'agit-il ?

Reprenons le passage cité par LAPLANCHE et PONTALIS (p.1865) dont ils disent qu'il est capital et précieux :

"A l'époque où la satisfaction sexuelle était liée à l'absorption des aliments, la pulsion trouvait son objet au dehors, dans la succion du sein de la mère. Cet objet a été ultérieurement perdu, peut-être précisément au moment où l'enfant est devenu capable de voir dans son ensemble la personne à laquelle appartient l'organe qui lui apporte la satisfaction. La pulsion sexuelle devient dès lors auto-érotique..."

En fait de traductions erronées ou tendancieuses, il faut lire:

1. au lieu de "la pulsion trouvait son objet...": "la pulsion sexuelle trouvait..." (*der Sexualtrieb*). Sinon, on laisse entendre que la pulsion est d'abord asexuée et qu'elle n'acquiert la qualité sexuelle qu'après le rebroussement dans le fantasme. Or, depuis le début, (qu'on pense à la distinction entre névrose actuelle et psychonévrose) FREUD a posé en principe l'existence d'une pulsion sexuelle somatique qui se différencie en pulsion sexuelle psychique (libido) après élaboration psychique.

On comprend pourquoi LAPLANCHE omet "sexuel". Sa thèse est que le sexuel est secondaire au vital. Pour FREUD, l'opposition sexuel-vital existe d'emblée. La pulsion sexuelle trouve d'emblée son objet dans la succion du sein qui apporte le plaisir marginal (*Nebenlust*) qui le spécifie comme sexuel. On ne voit pas pourquoi le suçotement serait plus sexuel que la succion. Il est seulement plus auto-érotique.

2. "Cet objet est ultérieurement perdu" doit être remplacé par : "la pulsion sexuelle n'a perdu son objet que plus tard..."

Une fois de plus , on escamote la pulsion sexuelle primaire.

3. "A partir du moment où l'enfant est devenu capable de voir dans son ensemble la personne" doit être corrigé ainsi: "à partir du moment où il est devenu possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne".

Le texte de FREUD met l'accent sur l'activité de représentation (*Vorstellung*) que le simple "voir" ne met pas suffisamment en relief.

Ce n'est pas la perception qui est décisive mais bien l'activité de représentation . En effet, à partir du moment où il y a de la représentation, il y a aussi une activité authentiquement psychique. Dès lors aussi il existe deux réalités, la matérielle et la psychique . Au coeur de la réalité psychique, il y a cette "*Gesamtvorstellung der Person*" qui est transférentiellement investie de l'affect qui auparavant s'attachait à l'objet extérieur.

La possibilité est offerte au sujet d'abandonner la réalité au profit des représentations investies d'affects qui sont constitutives de l'appareil psychique. L'"objet perdu" n'est pas vraiment un objet. Il correspond à l'impression endopsychique d'un monde d'avant la représentation, d'avant la distinction réalité psychique / réalité matérielle .

RAINER MARIA RILKE exprime cette nostalgie dans les Elegies à Duino lorsqu'il écrit: " Les animaux dans leur sagesse savent que nous ne sommes pas vraiment chez nous dans le monde représenté" ("*in der vorgestellten Welt*").

Si nous voulons mettre FREUD d'accord avec lui-même, non pour le plaisir de polémiquer, mais pour viser au maximum de rigueur théorique, nous devons admettre qu'au début, il n'y a pas l'auto-érotisme, mais un alloérotisme, qui certes s'ignore comme tel mais ,très probablement, fait le lit de l'alloérotisme final.

Ce qui est perdu, c'est l'objet de cet alloérotisme primaire, ce que Freud nomme objet de la pulsion sexuelle. Dans les termes de la deuxième topique, on pourrait le désigner comme l'objet du ça, d'un ça primordial non encore doublé d'un moi différencié à partir de lui « au contact de la réalité extérieure ».

Cette perte est bénéfique. Sans elle, le saut vers l'autoérotisme ne se produirait pas.

SPITZ a bien montré que les enfants gravement carencés ne développaient pas d'autoérotisme. Ce qu'il a appelé "dépression anaclitique" correspond à cette absence de saut de l'alloérotisme primaire à l'auto-érotisme .

La question se pose des conditions de possibilité d'un pareil saut.

Il y en a trois, intimement intriquées, que FREUD, possédé par le génie de la langue, pointe en une seule phrase. Pour les ressaisir, il nous faut citer le texte allemand dont la traduction française reproduite ci-dessus n'est pas absolument fidèle.

Nous citons (GW,V,p.123):

*Er (der Sexualtrieb) verlor es (das Sexualobjekt) nur später,
La pulsion sexuelle a perdu l'objet sexuel seulement plus tard,
vielleicht gerade zur Zeit, als es dem Kinde möglich wurde,
peut-être justement au moment où il est devenu possible à l'enfant
die Gesamtvorstellung der Personzu bilden.
de façonner la représentation globale de la personne
(à qui appartenait l'organe dispensateur de sa satisfaction).*

Les trois conditions de l'accession à l'autoérotisme sont données dans les trois termes suivants:

1. *BILDEN* : former, façonner, à entendre dans un sens créatif, soit fabriquer une image, produire une représentation, ce qui nous renvoie à la dimension active du percevoir (per-capere, prendre à travers, distinguer, élire): autrement dit, nous rencontrons ici la première manifestation importante du travail (*Arbeit*) authentiquement psychique .

2. *GESAMTVORSTELLUNG* : représentation d'ensemble. Le travail psychique consiste à reproduire une forme accomplie (*Gestalt*) qui la fait surgir et se différencier d'un fond (Qu'on pense à la signification de l'indifférenciation figure-fond dans le test de Rorschach). Cette production d'une représentation globalisante doit être rapprochée de ce qui, chez LACAN, est désigné comme l'imgo spéculaire, première image du moi, image du semblable, du pair, du congénère. Peu importe le contenu de cette représentation d'ensemble. L'essentiel est que désormais nous sommes entrés de plain pied dans un registre nouveau où joue à plein la dialectique du tout et des parties (ou, pour parler le langage de Platon, la dialectique de l'un et du multiple).

Notons que le morcellement - et l'angoisse du même nom - ne peut en bonne logique formelle apparaître qu'après la constitution de l'image unifiée du corps propre qui constitue le moment narcissique-spéculaire de l'évolution libidinale. Le morcellement signe la retombée du narcissisme dans l'autoérotisme caractérisé par le triomphe des pulsions sexuelles partielles et le plaisir d'organe (*Organlust*).

Antérieurement au stade du miroir, il y a bien un fonctionnement pulsionnel sur le mode "bribes et morceaux", mais au sein d'une totalité non représentée (sauf pour un observateur extérieur) qui est la dyade symbiotique du couple mère-enfant (où le nourrisson ne vit pas la mère comme séparée de lui pas plus qu'il ne se conçoit lui-même comme objet ni sujet).

3. *PERSON* : personne. C'est un des rares passages dans tout l'oeuvre de FREUD où "Person" intervient . Et il n'est pas douteux que FREUD utilise ici ce terme dans son sens le plus commun: une personne, quelqu'un...

Sans doute faisons-nous dire à FREUD quelque chose qu'il ne dit pas explicitement, en mettant ainsi l'accent sur le concept de "personne".

Pour les linguistes, c'est- à- dire aux yeux de la langue, il n'y a de personne que de l'interlocution.

C'est ce qui a fait dire à BENVENISTE que la troisième personne ne l'est pas vraiment parce qu'elle n'est pas nécessairement obligée d'entrer dans le registre de l'interlocution. Le il de "il pleut" n'a aucune chance de se transformer en sujet parlant. Le "tu" en est susceptible: à lui d'en décider! Le "je" l'est par définition .

En définitive, il n'y a que le "je" qui participe sans conteste de la catégorie grammaticale de la personne .

L'important est que la promotion de la catégorie de la personne en tant que sujet parlant est ce qui pour l'homme encore enfant (infans = non parlant) constitue l'opération décisive et irréversible qui instaure le conflit fondamental (nature / culture, besoin / désir, corps / âme ou esprit, somatique / psychique, instinct / pulsion etc.....)

En définitive, le drame spécifiquement humain s'inaugure du moment où la mère s'adresse à l'enfant en tant que personne(je) et l'invite(tu) à en faire autant .

Nous arrivons à la conclusion suivante : l'activité psychique (*bilden*) de représentation globale (*Gesamtvorstellung*) n'est pas dissociable de l'activité parlante dont le sujet est la personne (*Person*).

Or la personne qui dit "je" (la mère dans le cas ici évoqué) arrache l'autre à l'indifférencié et le constitue en "tu". De ce fait, elle l'OBLIGE à DEMANDER. Qui ne demande rien n'aura rien . Demande et on verra ce qui arrivera . Mais si tu ne demandes rien , il n'arrivera rien.

C'est le refus de se plier à l'exigence de demander qui fonde le registre de l'autoérotisme. La formule de LACAN : "Le désir est ce qui du besoin ne peut passer dans la demande", peut s'interpréter de la manière suivante: lorsque le besoin sexuel qui correspond pour nous à la pulsion sexuelle somatique rencontre l'obstacle inévitable du dialogue nécessaire avec " la personne à qui appartient l'organe dispensateur de plaisir", l'appareil psychique traite la tension somatique en la faisant entrer dans le régime des représentations et affects préformés qui transforme la sexualité somatique en libido et la tension en désir .

Comme le désir prend sa source dans le fantasme, il s'ensuit fatalement un hiatus entre l'objet du désir et le contenu de la demande.

Plus cet hiatus est important, plus la demande du sujet revêt un caractère "mensonger".

C'est typiquement le cas dans l'hystérie (l'hystérique est un mensonge qui dit la vérité!).

Toute proportion gardée, il y a entre la phrase de la demande et celle du désir, le même fossé qu'entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent.

Lorsque nous parlons du désir nous évoquons le désir du sujet commun, "névrotico-normal", en tant qu'il s'enracine dans le fantasme inconscient.

Cependant, le(s) fantasme(s) n'est pas toujours inconscient. Il l'est d'autant plus que le sujet est plus névrosé c'ad normal.

Chez le pervers et le psychotique, une part des fantasmes de désir sont conscients.

FREUD a souligné qu'il n'y avait pas de différence quant au contenu ni quant à la structure entre les fantaisies inconscientes des névrosés, les scénarios pervers et les délires psychotiques.

Dans tous les cas, on repère facilement l'action du processus primaire (condensation, déplacement) et on constate le fait que le sujet se trouve représenté dans son fantasme sous une forme impersonnelle. Il est devenu « il » ou « ça » (*Es*).

C'est pourquoi le névrosé ne peut reconnaître son désir qu'en le niant, le pervers en se dédoublant (clivage du moi), le psychotique en s'objectivant (on parle de lui , on agit sur lui ...).

Du fait que le sujet du fantasme a perdu les qualités de la première personne , c'est- à-dire du je-parlant-en-son-nom-propre, il est voué aux vicissitudes du IL dont BENVENISTE dit très justement : "De sa fonction de forme non personnelle , la troisième personne tire son aptitude à devenir aussi bien une forme de respect qui fait d'un être bien plus qu'une personne, qu' une

forme d'outrage qui peut le néantiser en tant que personne" (Problèmes de linguistique générale, p.23).

C'est dire que dans le fantasme, le sujet oscille toujours entre une position de toute- puissance grandiose et son inverse : opposition entre la mégalomanie et la persécution ou entre l'exaltation sado-maniaque et l'abjection maso-mélancolique.

La sublimation

Sublimation est un terme qui appartient d'abord au vocabulaire de l'alchimie et qui désigne le passage d'un état de la matière à un autre, plus spécifiquement le passage de l'état solide à l'état gazeux. C'est dire que la sublimation a quelque chose à voir avec l'esprit qui, comme le gaz opposé à la matière solide, peut donner l'apparence de l'immatériel.

Cette signification métaphorique est toujours présente quand FREUD invoque le processus de la sublimation.

Il a utilisé ce terme à de multiples reprises mais il ne l'a jamais vraiment conceptualisé.

On sait que lorsqu'il a écrit ses essais métapsychologiques, en 1915, avec l'ambition d'y déposer le savoir nouveau acquis grâce à la psychanalyse, il avait en projet de consacrer un chapitre à la sublimation.

Mais il ne l'a jamais fait.

La même remarque vaut pour la projection, concept qui soulève des difficultés d'élaboration de même envergure mais dont il est cependant impossible de faire l'économie.

C'est pourquoi, nous colletant avec ces difficultés majeures, nous consacrons également plus loin un chapitre à la projection, de manière à préciser, au moins pour nous-même, ce que nous entendons par là.

"Quelle est la raison d'exister du concept de sublimation? Quel est son enjeu théorique? De quel problème est-il la singulière solution? Nous répondons que la sublimation est la seule notion psychanalytique capable d'expliquer que des oeuvres créées par l'homme - réalisations artistiques, intellectuelles, voire sportives -, éloignées de toute référence à la vie sexuelle, soient cependant produites grâce à une force sexuelle puisée à une source sexuelle. Les racines et la sève du processus de sublimation sont donc pulsionnellement sexuelles (prégénitales: orales, anales, phalliques) tandis que l'aboutissement de ce processus est une réalisation non sexuelle conforme aux idéaux les plus accomplis d'une époque donnée. Ainsi nous pouvons affirmer d'ores et déjà que le concept de sublimation répond fondamentalement à la nécessité pour la théorie psychanalytique de rendre compte de l'origine sexuelle de l'élan créateur de l'homme".¹

La première fois que FREUD utilise le mot sublimation, c'est dans la lettre à FLIESS du 2-5-97 (Manuscrit L)² où il est question, à propos d'un cas d'hystérie, de la transposition en fantasme d'un traumatisme réel, avec toutes les déformations que cela suppose. Le fantasme est ici considéré comme une activité qui relève de la sublimation dans la mesure où c'est effectivement une création personnelle du sujet qui aboutit à mettre en forme, à travers une fiction qui est productrice d'un symptôme, une excitation bien réelle, trop forte pour être admise

¹ J.D. Nasio. Enseignement de sept concepts cruciaux de la psychanalyse. Paris, PB Payot 111, 1992, p.112.

² Sigmund Freud. La naissance de la Psychanalyse. Paris, PUF, 1956, pp.174-175.

dans la conscience, et donc soumise au refoulement. Dans ce cas inaugural, la sublimation est étroitement liée au refoulement, ce qui ne sera plus le cas par la suite.

Dans la discussion du cas Dora, lorsqu'il aborde la question du transfert, FREUD évoque ces patient(e)s qui font un usage quasi artistique du transfert:

"Que sont ces transferts? Ce sont de nouvelles éditions, des copies des tendances et des fantasmes qui doivent être éveillés et rendus conscients par les progrès de l'analyse, et dont le trait caractéristique est de remplacer une personne antérieurement connue par la personne du médecin. Autrement dit, un nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, non pas comme états passés mais comme rapports actuels avec la personne du médecin. Il y a des transferts qui ne diffèrent en rien de leur modèle quant à leur contenu, à l'exception de la personne remplacée. Ce sont donc, en se servant de la même métaphore, de simples rééditions stéréotypées, des clichés, des réimpressions. Mais d'autres transferts sont faits avec plus d'art, ils ont subi une atténuation de leur contenu, une **sublimation**, comme je dis, et sont même capables de devenir conscients en s'étayant sur une particularité réelle, habilement utilisée, de la personne du médecin ou des circonstances qui l'entourent. Ce sont alors des éditions revues et corrigées, et non plus des réimpressions."³

Tout analyste connaît de ces cas où la lourdeur du transfert, due aux fixations et à la viscosité libidinale qui en découle, ou bien à l'automatisme de répétition issu d'un traumatisme majeur, fait place à une exploitation subtile des particularités de sa personne de telle sorte que, sur un mode défensif certes, mais psychiquement très élaboré, le sujet échappe à l'ornière du refoulement et de la répétition. Malheureusement ces sujets sont rares, et comme c'est le cas pour l'art, c'est le fait de gens doués, ayant donc déjà de bonnes capacités de sublimer.

D'où une question surgit: la sublimation peut-elle s'acquérir?

Ne soyons pas trop pessimiste mais disons notre opinion qui rejoint l'opinion générale des psychanalystes: non! Mais on peut retrouver des sublimations perdues, comme en témoigne, par exemple, le cas de l'Homme aux Loups.

Que découvre-t-on dans l'analyse des sujets qui ont des aptitudes importantes à sublimer? Un **attachement passionné à un objet d'amour de l'enfance**, presque toujours la mère, passion amoureuse-sexuelle à l'origine, qui s'est par la suite transformée en passion de créer, de faire oeuvre. C'est ce processus de transformation, cette métabolisation du sexuel en non-sexuel qu'il s'agit d'expliquer.

Le fait bien connu que la plupart des créateurs ont besoin d'une muse, d'une égérie ou d'un maître pour se soutenir dans leur travail, met sur la voie de la compréhension du phénomène. L'égérie ou le maître, selon que prédomine la tendance masculine ou féminine du créateur - dans la plupart des cas, si on y regarde de près, il y a à la fois l'égérie et le maître, du

³ Sigmund Freud (1905). Fragment d'une analyse d'hystérie. Le cas Dora. GW, V, 280. In Cinq Psychanalyses. Paris, PUF, 1967, p. 85.

fait que dans toute démarche créatrice, c'est finalement la bisexualité fondamentale qui est sublimée - , est et n'est pas un objet sexuel. On lui demande seulement d'être là, mi-absent, mi-présent.

Ce fait est à mettre en rapport direct avec ce que WINNICOTT⁴ a dit à propos de l'aire transitionnelle, du jeu, du rêve et de la culture; c'est lié à la capacité "d'être seul en présence de la mère", une mère par ailleurs "suffisamment" bonne ("*good enough mother*").

Il y a un rapport à faire entre la sublimation, le deuil et la perlaboration.

"Savoir sublimer le transfert veut alors dire que le caractère passionnel de l'amour de transfert peut, et même doit, par déséroisation progressive, céder la place à une relation analytique viable. Après un premier moment d'investissement libidinal portant sur un objet érogène, ici le psychanalyste, le processus de sublimation se développe aussi lentement que le travail de deuil par exemple, ou encore cet autre travail qui consiste pour l'analysant à intégrer en lui l'interprétation énoncée par l'analyste (travail dit de perlaboration, *Durcharbeitung*). La sublimation succédant à la passion dans le transfert, le deuil succédant à la perte, et la perlaboration succédant à l'interprétation, requièrent tous trois beaucoup de temps, le temps indispensable pour laisser s'enchaîner les multiples représentations de la pensée inconsciente.

Mais à la nécessité du temps s'ajoute encore le poids de la douleur inhérente à l'exercice inconscient de la pensée. Car penser, c'est-à-dire se déplacer sans cesse d'une représentation sexuelle à une autre non sexuelle, fait mal. Sublimer reste une activité douloureuse... FREUD n'hésite pas à reconnaître que les voies de la sublimation sont trop pénibles pour la majorité..."⁵

La sublimation, comme le deuil et la perlaboration, nécessitent un effort considérable, un renoncement toujours pénible, qui permet le progrès certes, mais à quel prix? alors que le refoulement, participant du processus primaire et du principe de plaisir, c'est tellement plus facile!

Dans les trois cas, il s'agit de maîtriser les pulsions, ce qui a fait dire à FREUD :

"L'exploit le plus formidable dont un homme soit capable: vaincre sa propre passion au nom d'une mission à laquelle il s'est voué"⁶

Dans "Pulsions et destins des pulsions" (1915), FREUD cite quatre destinées pulsionnelles possibles mais il ne développe malheureusement pas son propos. Ce sont: le retournement dans le contraire, l'orientation vers la personne propre (le narcissisme), le refoulement et la sublimation. L'ordre dans lequel il cite les quatre destinées n'est pas fortuit. Il participe d'une axiologie qui situe le retournement (de l'amour en haine) au plus bas de l'échelle et la sublimation au plus haut. Nous reprendrons cette question plus loin dans notre introduction

⁴ Donald W. Winnicott (1958). La capacité d'être seul. In De la pédiatrie à la psychanalyse. Paris, Payot, 1969, pp.205-213.

⁵ J.D. Nasio, *ibidem*, p.116.

⁶ Sigmund Freud. Le Moïse de Michel-Ange (1913). In Essais de Psychanalyse appliquée. Paris, Gallimard Idées, 1971, p.36.

théorique à SZONDI, au chapitre "Positions et destins pulsionnels". Aussi n'allons-nous pas trop nous attarder à cette question.

Il faut toutefois noter que la sublimation est essentiellement différente du refoulement et du deuil, même si dans tous les cas il y a "défense" au sens de travail psychique appartenant, de manière difficile à trancher, aux processus primaire et/ou secondaire.

La douleur qui accompagne le désinvestissement de l'objet perdu et le travail d'introjection concomitant n'ont pas besoin d'être commentés. Chacun, pour autant qu'il a un peu vécu, c'est-à-dire souffert, sait de quoi il retourne.

Pour le refoulement, en tant qu'il s'agit d'un processus inconscient allant dans le sens du principe de plaisir-déplaisir, c'est moins facile à comprendre. En théorie, et en fonction du principe de plaisir-déplaisir qui gouverne l'appareil psychique, toute représentation pénible est plus facilement traitable par le refoulement, c'est-à-dire refus de voir, savoir ou comprendre et finalement oubli et amnésie, que par son maintien dans la conscience.

Mais si on y réfléchit plus avant, on s'aperçoit que ce qui est refoulé n'est pas tant ce qui est désagréable que ce qui est source d'ambivalence et d'indécision. Et s'il est vrai que comme le soutient Mélanie KLEIN, c'est l'ambivalence qui est au coeur de la dépression, refouler, c'est, en définitive, toujours une façon d'éviter ce qui pourrait

conduire à l'état le plus pénible pour un sujet qui n'a pas choisi la solution psychotique d'inventer un nouveau monde, c'est-à-dire, nommément, la dépression.

Dans le deuil et le refoulement, la finalité sexuelle de la pulsion est maintenue.

Dans le deuil, à moins que j'y succombe en me déprimant ou en me suicidant, j'introjecte l'objet perdu et j'y trouve un accroissement libidinal en m'aimant davantage à travers lui.

Dans le refoulement, il y a le retour du refoulé qui, en dépit de ses multiples transformations, est toujours le retour du but de la pulsion: la satisfaction sexuelle.

Le processus sublimatoire est essentiellement différent du fait qu'il implique par définition la désexualisation.

La finalité première de toute pulsion qui est la satisfaction sexuelle (partielle, dans le sens où il n'y a pas d'autres pulsions que partielles) est inhibée quant au but (*Zielgehemmt*) pour se mettre au service d'une finalité sociale, intellectuelle, artistique ou morale.

Mais le changement de but n'est possible que s'il y a concomitamment changement d'objet. Si le but n'est plus sexuel, l'objet ne peut plus l'être non plus.

L'objet devient l'oeuvre.

Néanmoins la source reste sexuelle, et pas plus qu'il n'y a de satisfaction sexuelle absolue ne laissant derrière elle aucun reste d'excitation, ni donc non plus d'objet absolument satisfaisant, la sublimation constitue un travail infini au même titre que le refoulement, à cette différence près que la première est plus apparentée au processus secondaire que le second.

La sublimation est avant tout "la capacité d'échanger un but sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel".⁷

On a rapproché avec raison le processus de sublimation de celui de l'*Aufhebung* tel que HEGEL lui a fait un sort : suppression qui conserve. Ce qui est conservé c'est la source, ce qui est supprimé, c'est-à-dire remplacé, c'est le but.

Mais en même temps, la sublimation nécessite un changement d'objet.

Nous avons dit un peu vite que l'objet c'était l'oeuvre.

On doit alors se demander: qu'est-ce qu'une oeuvre?

On ne peut pas confondre oeuvre et travail. Si on remet en selle l'opposition classique entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi ou d'autoconservation, les premières visant au plaisir et à la jouissance, les secondes à l'utile et au nécessaire qui imposent prise en compte de la réalité et labeur inévitable, l'oeuvre sublimée se situe à l'intersection des deux car, si elle est le produit d'un travail, elle procure un plaisir et une jouissance qui ne sont pas trop éloignés du plaisir sexuel et elle a surtout le même caractère de gratuité que ce dernier.

C'est une caractéristique essentielle de la sublimation que sa **gratuité**.

On peut bien penser comme NIETZSCHE que : "Sans la musique la vie serait une erreur", on est tout aussi libre de penser comme LÉOPOLD II que : "La musique est un bruit qui coûte cher".

La sublimation, pour autant qu'on la définit comme une activité dont la source est sexuelle cependant que son but l'est aussi peu que l'objet qui lui permet de s'accomplir, nécessite une

⁷ Sigmund Freud. La morale sexuelle civilisée. In La vie sexuelle. Paris, PUF, 1970, p.33.

"La pulsion sexuelle chez l'homme est plus constante que chez les animaux supérieurs car elle a triomphé presque totalement de la périodicité à laquelle elle est soumise chez ceux-ci. Elle met à la disposition du travail culturel une quantité extraordinaire de forces et cela, sans doute, par suite de la propriété prononcée qui est sienne de déplacer son but sans rien perdre de son intensité. On appelle capacité de sublimation cette capacité d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel mais qui reste psychiquement parent du premier".

opération de déssexualisation qui se traduit par une métabolisation de la libido sexuelle en libido narcissique.

Or on ne peut pas comprendre l'ensemble du processus si on ne fait pas intervenir un troisième terme qui est l'Idéal du Moi.⁸

La passion primaire, si nous désignons son objet comme étant le premier objet d'amour qu'est la mère, reste indéfiniment la source de la passion sublimatoire, mais elle ne peut valablement se maintenir comme telle que si elle est médiée par une instance tierce, d'essence paternelle en l'occurrence, qu'on désigne comme étant l'Idéal du moi, qui donne à la sublimation son sens et son orientation. L'Idéal du Moi peut être défini de la manière la plus simple comme le réservoir des identifications "idéales", homosexuelles pour la plupart, qui servent de modèle pour la réalisation des ambitions existentielles du sujet en l'invitant à "tirer les pulsions vers le haut" - c'est aussi le sens de *Auf-heben*, "sur-élever" - pour les faire servir à des fins socialement et culturellement estimables.

C'est l'Idéal du Moi, proche du Surmoi, qui "domestique" en quelque sorte la sublimation et lui indique le chemin qu'elle doit prendre afin qu'elle ne retombe pas dans les ornières du sexuel originare (prégénital) qui soit la ramènerait à ses origines infantiles, perverses polymorphes, soit la vouerait au destin du refoulement.

Quant à l'objet de la sublimation, qui est toujours un objet créé correspondant en soi à une oeuvre inutile, c'est un *analogon* du Moi idéal du sujet.

A l'instar de celui-ci, l'oeuvre est toujours un *ersatz* du Moi Idéal perdu, objet imaginaire - "phallus"- du désir de la mère, objet sans faille doté de toutes les perfections, objet qui se suffit à lui-même et qui, comme l'image spéculaire, est le garant de l'intégrité et de la réalité de son auteur mais qui, quand même, de temps en temps, réclame ou mendie le regard du prochain. La sublimation permet de "se moquer du monde" mais seulement jusqu'au point où le sujet attend que "le monde" se retourne vers lui. Si dans ce moment fatidique, "le monde se moque" de lui ou simplement l'ignore, il y a le danger que le destin sublimatoire avorte, éventualité que tout créateur envisage généralement d'avance pour se prémunir de la catastrophe, en se considérant comme "maudit" par avance, voire en trouvant dans la malédiction le sceau de sa valeur, ce qui souligne le caractère essentiellement narcissique de la sublimation.

S'il est vrai que l'Idéal du moi est le réservoir de l'homosexualité déssexualisée qui ouvre les voies de toute socialisation, le Moi idéal en tant qu'héritier du corps narcissiquement investi par la mère, est le modèle inconscient de toutes les oeuvres qui méritent d'être qualifiées de sublimées et qui sont parfois sublimes, justement quand elles procurent ce sentiment de quasi-perfection qui est le fruit d'un amour affranchi des entraves oedipiennes.

⁸Jean Mélon. La sublimation comme destin. In Destins. Louvain-la-Neuve, Cabay, 1984, pp.21-38.

La destinée sublimée selon SZONDI combine la déssexualisation (S - -) et l'alliance non conflictuelle du moi idéal (k+) et de l'idéal du moi (p+).

Nous voulons dire par là que l'objet produit par le travail de sublimation, en tant qu'il est un dérivé du Moi idéal corporel, constitue le représentant d'un enfant incestueux qui serait le sujet lui-même, remis au monde par ses propres soins, pour le plus grand plaisir de la mère imaginaire mais aussi et surtout "au nom de" l'Idéal du Moi qui, "au Nom-du-Père" (...et du Fils et du Saint-Esprit..), lui confère en quelque sorte un statut d'enfant légitime.

C'est pourquoi la sublimation est à juste titre considérée comme l'issue la plus heureuse de l'Oedipe et du complexe de castration, du fait qu'elle autorise le sujet à être symboliquement ses propres père et mère sans pour autant rejeter (forclure) la différence des sexes et des générations, sans quoi cet autoengendrement aurait une qualité psychotique évidente.

Ce rapprochement avec la psychose permet de paraphraser FREUD ("La névrose est pour ainsi dire le négatif des perversions") en disant que la sublimation est "pour ainsi dire" le positif de la psychose avec laquelle elle entretient des rapports plus étroits qu'avec la névrose.

Ce qu'elle a en commun avec la psychose, c'est un certain refus ou désaveu de la réalité qu'elle destitue en lui surimprimant une néoréalité ou en invitant à voir les choses autrement.

On peut ici citer la petite phrase fameuse de Paul KLEE: "L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible.."⁹. On pourrait en dire autant de la science.

Ce qui est en question dans la sublimation, c'est le rapport à la réalité au sens fort du terme, le rapport aux choses, à "la Chose" (*Das Ding*), ce qui implique que, à la différence du psychotique qui détruit tous les objets et découvre l'horreur du vide¹⁰, le créateur commence par "faire le vide", et, inversant la perspective commune du sujet ordinaire (névrosé) qui requisitionne les objets comme états, appuis ou contenants pour se protéger de la sensation du vide, le créateur positive le vide, **fait du vide lui-même le contenant de la chose.**¹¹

⁹ Paul Klee. Théorie de l'art moderne. Paris, Denoël-Gonthier, 1977, p.35.

¹⁰ Il est bien connu que les peintures de schizophrènes se reconnaissent au fait qu'elles occultent totalement le vide. L'accumulation d'objets plus ou moins hétéroclites ne laisse aucun espace vide.

¹¹ Martin Heidegger (1950). La Chose. In Essais et conférences. Paris, Gallimard Tel, 1958, pp.194-223.

"Les flancs et le fond - ce en quoi consiste la cruche et par quoi elle tient debout - ne sont pas ce qui contient à proprement parler. Mais si le contenant réside dans le vide de la cruche, alors le potier, qui, sur son tour façonne les flancs et le fond, ne fabrique pas à proprement parler la cruche. Il donne seulement forme à l'argile. Que dis-je? **Il donne forme au vide. C'est pour le vide, c'est en lui et à partir de lui qu'il façonne l'argile pour en faire une chose qui a forme. Le potier saisit d'abord et saisit toujours l'insaisissable du vide, il le produit comme un contenant** et lui donne la forme d'un vase. Le vide de la cruche détermine tous les gestes de la production. Ce qui fait du vase une chose ne réside aucunement dans la matière qui le constitue mais dans **le vide qui contient**" (p.200).

Cette citation de Heidegger éclaire l'aphorisme de LACAN (Le Séminaire, livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, Seuil, 1986, p.133): "La sublimation élève un objet à la dignité de la Chose".

FREUD a défini le normal comme un mixte de névrose et de psychose, le névrosé se pliant aux exigences de la réalité, le psychotique les refusant et inventant une néoréalité.¹²

"...la névrose ne dénie (*verleugnet*) pas la réalité, elle veut seulement ne rien savoir d'elle; la psychose la dénie et cherche à la remplacer. Nous appelons normal ou "sain" un comportement qui réunit certains traits des deux réactions, qui comme la névrose dénie assez peu (*so wenig*) la réalité, mais s'efforce ensuite, comme la psychose, de la modifier. Ce comportement conforme au but (*zweckmäßige, normale Verhalten*), normal, conduit évidemment à effectuer un travail extérieur sur le monde extérieur et ne se contente pas comme dans la psychose, de la production de changements intérieurs. Ce comportement n'est plus autoplastique mais alloplastique." (p. 301 de la traduction française, GW, XIII, 365).

Formulé d'une autre manière encore, ce que la sublimation accomplit, c'est un compromis entre les deux principes qui gouvernent le cours des événements psychiques: principe de plaisir et principe de réalité, ce que FREUD a exprimé dans ces termes:

"L'art accomplit par un moyen particulier une réconciliation des deux principes. A l'origine, l'artiste est un homme qui, ne pouvant s'accommoder du renoncement à la satisfaction pulsionnelle qu'exige d'abord la réalité, se détourne de celle-ci et laisse libre cours dans sa vie fantasmatique à ses désirs érotiques et ambitieux. Mais il trouve la voie qui ramène de ce monde du fantasme vers la réalité: grâce à ses dons particuliers, il donne forme à ses fantasmes pour en faire des réalités d'une nouvelle sorte, qui ont cours auprès des hommes comme des images très précieuses de la réalité. C'est ainsi que d'une certaine manière, il devient réellement le héros, le roi, le créateur, le bien-aimé qu'il voulait devenir, sans avoir à passer par l'énorme détour qui consiste à transformer réellement le monde extérieur. Mais il ne peut y parvenir que parce que les autres hommes ressentent la même insatisfaction que lui à l'égard du renoncement exigé dans le réel et parce que cette insatisfaction qui résulte de la substitution du principe de réalité au principe de plaisir est elle-même un fragment de la réalité".¹³

¹²Sigmund Freud (1924). La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose. In Névrose, psychose et perversion (pp. 299-303). Paris, Presses Universitaires de France, 1973.

¹³ Sigmund Freud (1911). Formulations sur les deux principes du cours de l'événement psychique". In Résultats, idées, problèmes 1. Paris, PUF, 1984, p. 141.

Oedipe, castration, phallus.

L'Oedipe se définit classiquement par les désirs d'inceste et de parricide, frappés par les interdits et tabous majeurs qui fondent l'ordre humain comme tel.

Mais dans la réalité des faits cliniques, l'économie de l'amour et de la haine au sein du triangle oedipien est toujours infiniment plus complexe.

A côté de l'Oedipe dit classique ou normatif qui implique le souhait de posséder l'objet hétérosexuel et l'élimination du rival homosexuel, il faut faire intervenir l'Oedipe inversé ou homosexuel, jamais tout-à-fait absent, presque toujours cible du refoulement le plus énergique, et l'inévitable ambivalence qui marque toute relation érotique d'autant mieux qu'elle est intense et s'approche de ce qu'on appelle la passion amoureuse.

Nous n'allons pas nous pencher ici sur les innombrables avatars de l'Oedipe selon qu'il serait positif ou négatif, normatif ou inversé, pré- ou postgénéral etc...

Nous allons essentiellement nous concentrer sur la problématique de la castration en tant que la résolution plus ou moins heureuse de cette problématique est :

°différente pour les deux sexes,

°décisive pour la solution de la question connexe de l'identification sexuelle différenciée,

°également décisive pour la structuration de la personnalité du sujet et son rapport au monde et aux objets qui, à partir de la solution dominante retenue, prendront une allure singulière, névrotique, psychotique, perverse ou psychopathique.

La castration ne doit pas être comprise dans son acception vétérinaire. Comme telle, elle n'existe pratiquement pas puisqu'elle n'est jamais actualisée dans la réalité des faits.

La castration est un **fantasme originaire, universel, complètement inconscient** - sauf chez le schizophrène où il occupe tout le champ de la conscience et l'obnubile littéralement -, c'est une **théorie sexuelle infantile** chargée de rendre compte d'un fait bien réel, la différence anatomique des sexes, qui, vers l'âge de cinq ans, provoque chez tous les petits d'homme un choc cataclysmique .

Il va falloir admettre deux choses:

premièrement qu'il n'y a pas qu'un seul sexe, qu'il y a des hommes et des femmes, que cela ne s'explique pas d'emblée et que c'est très troublant parce qu'il faut justifier pourquoi certains l'ont et d'autres pas (d'où la "théorie" de la castration),

deuxièmement que le corps a des limites et que, fût-il pourvu d'un pénis, le garçon non seulement craint de le perdre, mais, le temps passant, ne croit plus que cet organe lui permettra de conquérir sa mère, car l'organe a beau être la source de sensations voluptueuses, il est inefficace d'un point de vue balistique.

Comme la castration, telle que l'enfant la théorise, est toujours fantasmée comme la conséquence d'une faute, liée elle-même à la jouissance masturbatoire, du fait aussi qu'à cet âge, la jouissance ne peut être que masturbatoire et donc piteuse en dépit de l'efflorescence fantasmatique grandiose qui la soutient, ce qui surgit concomitamment avec l'angoisse et le sentiment de castration, **c'est la notion des limites, qui sonne le glas de la toute-puissance infantile.**

Quant à la fille, sa position est assez différente. Elle va être obligée d'admettre que son clitoris est minuscule à côté du pénis du garçon mais, positivement, à l'opposé de celui-ci, elle ne désespère pas de conquérir "sexuellement" l'objet de ses rêves oedipiens, à condition qu'elle se soit suffisamment détachée de la mère et tournée vers le père, car ce qui est un inconvénient majeur pour le garçon, son impuissance, devient au contraire un atout pour la fille qui ne se privera pas de faire jouer la séduction du "*small is beautiful*".

Le complexe de castration, comme le complexe oedipien, ne saurait être réduit à une étape chronologique, même décisive, du développement.

Le complexe d'Oedipe ne disparaît pas vraiment quand surgit l'angoisse de castration chez le garçon. Il est mis "en latence" et resurgit à l'adolescence quand l'espoir reprend, à la faveur de la poussée pubertaire, de réaliser enfin le vœu incestueux, mais ce n'est que pour mieux ranimer le vieux conflit, fouetter la vieille angoisse de castration-punition et raviver l'ancien désespoir de jamais pouvoir posséder l'objet d'amour. Ce qui a fait surnommer l'adolescence de "pot-au-noir" de l'existence.

De même que le conflit oedipien n'est jamais totalement surmonté, l'expérience inconsciente de la castration accompagne le sujet humain tout au long de son existence. Elle est tout particulièrement ravivée dans la cure psychanalytique du patient adulte.

Si la psychanalyse a un sens et une finalité, c'est bien dans la mesure où elle confronte le sujet à la douleur de constater comme il le fit jadis au moment du "déclin du complexe d'Oedipe", que les pouvoirs du corps et ses limites sont toujours en deçà des objectifs du désir. L'expression consacrée qui veut qu'il faille "accepter sa castration" ne signifie pas autre chose que le constat des limites, qui a au moins un avantage: au terme, le sujet finit quand même par "connaître sa douleur", à la reconnaître pour ce qu'elle est et d'où elle vient, à prendre la

mesure de lui-même, et plus prosaïquement, à se faire une idée, si on peut s'exprimer ainsi, de l'étendue de ses propriétés et de son revenu cadastral.

Le complexe de castration du garçon

L'Oedipe du garçon, dans son acception la plus banale sinon la plus courante, s'achève - provisoirement - quand il subit l'impact de l'angoisse de castration. Alors, "Entre l'amour narcissique pour son pénis et l'amour incestueux pour sa mère, le garçon choisit son pénis"¹⁴

Le complexe de castration n'est pas simple et il diffère essentiellement selon qu'on est fille ou garçon. D'une manière schématique, on peut le décomposer en quatre temps.

Premier temps: la croyance panphallique.

Initialement, - et dans ce temps premier il n'y a pas de différence entre le garçon et la fille -, l'enfant est persuadé que tout le monde est constitué anatomiquement de la même manière que lui-même. La fille n'éprouve pas encore de sentiment d'infériorité car la stimulation du clitoris apporte des sensations aussi voluptueuses que celle du pénis. Le primat de la zone génitale s'instaure de la même manière dans les deux sexes, fondé sur la croyance panphallique.

Deuxième temps: les menaces.

Les menaces ne concernent que le garçon. Il n'est point nécessaire que la menace soit réellement proférée comme telle. Généralement elle émane de la mère qui, d'une manière ou d'une autre, s'efforce de faire comprendre à son garçon qu'il y a des limites à ne pas franchir, et notamment qu'il ne peut pas "avoir" sa mère pour lui seul et de n'importe quelle façon. La menace de castration vise le pénis mais ses effets portent sur le fantasme du garçon de posséder un jour totalement son objet d'amour, la mère. C'est évidemment cela que toute mère normale essaie tant bien que mal de faire comprendre à son garçon: que son désir ne peut pas être entièrement satisfait, qu'elle-même a des limites, et sa patience aussi etc... La mère qui ne met pas de limites entretient le fantasme de toute-puissance et fait le lit de toutes les déviations non-névrotiques: psychopathie, perversion ou psychose. Confusément, le garçon commence à comprendre que la sanction pourrait être la perte du pénis et que l'agent de la punition serait alors probablement le père. Mais dans la plupart des cas, le garçon ne croit pas aux menaces et aux gronderies de sa chère maman et il poursuit tranquillement sa masturbation et ses invasions amoureuses sporadiques.

¹⁴ Sigmund Freud. La disparition du complexe d'Oedipe. In La vie sexuelle. Paris, PUF, 1970, p. 120.

Troisième temps:le constat de la différence anatomique des sexes.

La menace ne commence à être vraiment prise au sérieux par le petit garçon que lorsque celui-ci constate, le plus souvent à l'occasion des jeux sexuels infantiles, que les filles n'ont pas de zizi.

"Il arrive un beau jour que l'enfant, fier de la possession d'un pénis, a devant les yeux la région génitale d'une petite fille et est bien forcé de se convaincre du manque de pénis chez un être si semblable à lui. De ce fait, la perte de son propre pénis est devenue une possibilité qu'il peut se représenter. La menace de castration parvient **après-coup** à faire effet" ¹⁵

Toutefois, rien n'est encore joué à ce stade. La valeur que l'enfant accorde à son corps propre est si grande qu'il ne peut pas imaginer un être semblable à lui qui serait dépourvu de cet organe primordial. Le garçon essaie alors de se convaincre que la fille a quand même un petit pénis qui grandira plus tard ou qu'elle le cache quelque part, dans son ventre ou plus probablement dans l'anus.

Quatrième temps:la mère est châtrée.

Longtemps, le garçon se persuade que certaines femmes prestigieuses à ses yeux, l'institutrice par exemple, et surtout sa mère, ont échappé à la castration. Mais à la fin, la croyance finit par s'écrouler. C'est l'acceptation de l'idée que la mère elle aussi est châtrée qui est le véritable déclencheur de l'angoisse de castration et le stigmate de cette révélation est l'horreur de l'inceste. Alors le garçon abandonne totalement le terrain pour ce qui concerne les aspirations érotiques qu'il pouvait encore nourrir à l'égard de sa mère. Le courant sensuel est détruit. Seul persiste un courant tendre complètement déssexualisé.

Tout ce processus se déroule inconsciemment et sans bruit sans que, le plus souvent, aucun signe extérieur d'angoisse soit repérable. En même temps qu'il renonce à posséder sexuellement la mère, le garçon accepte implicitement la loi paternelle. Il se convertit pour ainsi dire à la religion du père et s'identifie inconsciemment à celui-ci dont il introjecte les qualités de sévérité qui constituent le noyau du surmoi.

A l'issue de la crise, le garçon assume idéalement son manque et produit ses limites. Avec la disparition du complexe de castration disparaît aussi le complexe d'Oedipe. On obtient le prototype du garçon en période de latence: obéissant, raisonnable, sage mais quand même assez content de lui-même et doté d'une self-estime qui lui vient du sentiment inconscient d'avoir été capable de renoncer à l'objet au profit d'une identification propitiatoire à l'ancien rival qu'était son père.

Notons encore que chez le garçon, la disparition du complexe de castration est le plus souvent violente et définitive, si bien que FREUD a pu soutenir l'opinion, à notre avis trop radicale, que:

¹⁵ Sigmund Freud. L'organisation génitale infantile. In La vie sexuelle. Paris, PUF, 1970, p. 115.

"Chez le garçon, le complexe d'Oedipe n'est pas simplement refoulé, il vole littéralement en éclats sous le choc de la menace de castration....dans les cas idéaux, il ne subsiste alors même plus dans l'inconscient".¹⁶

Le complexe de castration de la fille

Il y a deux points communs entre le complexe de castration du garçon et celui de la fille: la croyance panphallique inaugurale sans quoi l'idée de castration ne saurait pas même germer, et l'importance primordiale de l'objet maternel dont le garçon se détache dans l'angoisse tandis que la fille le rejette dans la haine et le mépris.

Là est le point commun et l'événement capital: que ce soit dans l'angoisse ou la haine, **l'événement majeur du complexe de castration est la séparation d'avec la mère dans le moment précis où celle-ci s'avère châtrée.**

Pour le reste, le parcours est complètement différent, notamment en ceci que:

- chez le garçon, le complexe de castration s'achève sur le renoncement à l'amour pour la mère tandis que chez la fille il induit le changement d'objet et ouvre la voie à l'amour oedipien pour le père:

"Tandis que le complexe d'Oedipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration"¹⁷

- le rejet de la mère par la fille réactive violemment le traumatisme du sevrage et la perte du premier objet, le sein. Par rapport à l'objet-mère, le complexe de castration de la fille s'achève dans la haine, l'hostilité et la rancune, l'ensemble de ces sentiments négatifs ordinaires s'exprimant le plus généralement dans le banal: "Je ne veux surtout pas ressembler à ma mère", qui se transformera en: "J'ai peur de ressembler à ma mère" lorsque l'angoisse de culpabilité refera surface.

Les quatre temps du complexe de castration chez la fille peuvent se schématiser comme suit:

Premier temps: le clitoris est un pénis.

Du fait qu'il est la source d'un plaisir génital fort, le clitoris est aussi valorisé par la fille que le pénis l'est par le garçon.

¹⁶ Sigmund Freud (1939). Abrégé de psychanalyse. Paris, PUF, 1967, p. 60.

¹⁷ Sigmund Freud (1925). Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes. In La vie sexuelle. Paris, PUF, 1970, p. 130

Deuxième temps. Constat de la différence: le clitoris n'est pas un pénis.

Quand la fille constate la différence des sexes, elle "reconnait immédiatement le pénis comme la réplique supérieure de son petit organe caché et dès lors elle est victime de l'envie du pénis"¹⁸. La fille en conclut qu'elle a déjà été châtrée et que c'est irrémédiable.

Elle n'a aucune raison de connaître le temps de la menace. Ce qu'elle vit à la place de la vague angoisse qui commence à s'emparer du garçon, c'est l'envie de posséder ce qu'elle a vu et dont elle estime qu'elle a été injustement dépossédée ou privée. La fille vit le complexe de castration sur le mode de la privation, ce qui l'introduit non seulement à l'envie mais aussi à la protestation et à la revendication.

Troisième temps. Les autres femmes et la mère sont châtrées: résurgence de la haine contre la mère.

Lorsque la fille découvre que la mère aussi est châtrée, elle la rend responsable de sa propre castration, soit d'avoir été incapable de lui transmettre l'attribut pénien. Alors la haine primordiale issue de la première séparation est réactivée, le sentiment de double perte est violemment ressenti, la fille se défend par le rejet et le mépris, accable sa mère de reproches et se tourne habituellement vers le père pour échapper notamment à la relation persécutive et sado-masochiste qu'elle est toujours en passe d'instaurer avec la mère.

Quatrième temps: les trois issues possibles.

Surmonter son complexe de castration est pour la femme la tâche la plus difficile.

Comme il l'écrit dans "Analyse finie et infinie", et comme tout psychanalyste le vérifie constamment, le plus dur pour la femme est d'admettre qu'elle n'a pas le pénis et qu'il lui faut le recevoir d'un autre, tout comme le plus dur pour un homme est d'accepter son incomplétude face à un autre homme et d'avoir à reconnaître son désir féminin, ce qui confronte en définitive les deux sexes à la même blessure narcissique que constitue le constat d'un manque et la nécessité d'avoir à demander.

Pour la femme, FREUD a décrit trois grandes destinées possibles de la féminité, qui peuvent d'ailleurs coexister chez un même sujet:

"La femme reconnaît le fait de sa castration et avec cela elle reconnaît aussi la supériorité de l'homme et sa propre infériorité mais elle se révolte aussi contre cet état de choses désagréable. Trois orientations du développement découlent de cette attitude divisée. La première conduit à se détourner d'une façon générale de la sexualité. La petite femme effrayée par la comparaison avec le garçon est insatisfaite de son clitoris; elle renonce à son activité phallique et avec cela à la sexualité en général comme, dans

¹⁸ Sigmund Freud (1933). La féminité. In Nouvelles Conférences sur la psychanalyse. Paris, Gallimard Idées, 1971, p. 169.

d'autres domaines, à une bonne part de sa masculinité. La seconde direction consiste à ne pas déborder, avec une assurance insolente, de sa masculinité menacée; l'espoir de recevoir encore une fois un pénis se maintient jusqu'à une période incroyablement tardive, il devient le but de sa vie et le fantasme d'être malgré tout un homme demeure fécond pour de longues périodes de sa vie. Ce "complexe de masculinité" de la femme peut aussi s'achever en un choix d'objet homosexuel manifeste. Ce n'est que la troisième direction de développement, très sinueuse, qui débouche dans l'attitude féminine normale finale qui choisit le père comme objet et trouve ainsi la forme féminine du complexe d'Oedipe. Le complexe d'Oedipe est ainsi chez la femme le résultat d'un long développement; il n'est pas détruit mais au contraire créé sous l'influence de la castration..."¹⁹

Ce qui domine de bout en bout la destinée féminine, c'est la quête du meilleur substitut possible pour le pénis absent, quête d'un objet "phallique" apte à remédier à son sentiment de manque fondamental et à la dédommager de son incomplétude.

On pourrait penser que la femme ne connaît pas l'angoisse de castration puisqu'elle n'a rien à perdre. C'est un raisonnement rationalisant qui ne tient pas compte du fait que l'inconscient ignore la négation.

Dans l'inconscient toute femme reste fondamentalement phallique si bien que son angoisse de castration peut parfaitement se manifester de la même manière que chez l'homme, comme en témoigne toute la symptomatologie hystérique.

Dans les faits que révèle la clinique, les choses sont rien moins que simples.

Ce qui chez la femme vient le plus souvent à la place de l'angoisse de castration, c'est, comme on l'affirme classiquement au regard de l'expérience clinique commune, l'angoisse de perdre l'objet d'amour.

Du fait qu'elle a été conduite à changer d'objet d'amour et à se tourner vers le père et l'homme - à la différence du garçon qui a certes renoncé à conquérir la mère mais qui lui reste tendrement attaché -, l'angoisse de perdre l'objet de remplacement - l'homme - recouvre une angoisse beaucoup plus profonde, plus archaïque, qui surgit presque inévitablement lorsque la femme est déçue ou abandonnée par l'homme, qui lui servait jusqu'alors, si on peut dire, de bouclier contre le retour de l'archaïque. Alors elle se retrouve confrontée avec ce qui est au cœur de sa relation à l'objet: une ambivalence extrême où amour et haine alternent sans cesse (retournement dans le contraire, labilité thymique), une envie insoutenable dirigée désormais vers la mère et un mélange explosif d'angoisses dépressives et persécutives.

La mère a beau avoir été répudiée dans le moment où elle s'est avérée être châtée, il n'empêche que dans l'inconscient, elle conserve indéfiniment son statut de premier objet d'amour.

Pour la femme, la menace qui vient le plus souvent se substituer au danger de la castration qui est le lot habituel du garçon, c'est le danger de perdre le support du premier objet d'amour, de cette mère porteuse, secourable et contenante. C'est de là que vient la prégnance tellement évidente chez la femme de l'angoisse d'abandon et de séparation et de la perte de cette enveloppement maternel qui débouche sur un sentiment de liquéfaction, de dissolution, davantage que de morcellement, de ce qui s'est dans l'intervalle substitué au contenant maternel

¹⁹ Sigmund Freud (1931). Sur la sexualité féminine. In *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 1970, p. 143.

primaire, c'est-à-dire son image du corps. Que cette "forme" vienne à se défaire, c'est pour la femme le signe suprême de sa déréliction.

D'où le succès des Top-Model et autres Sex-Symbol qui sont pour la femme l'équivalent du fétiche chez l'homme.

Le cas deuxième évoqué par FREUD, celui de la femme qui dénie sa castration et maintient quasi hallucinatoirement son fantasme d'avoir malgré tout un pénis, dans la mesure où cette disposition l'oriente presque nécessairement dans la voie de l'homosexualité, mérite d'être rapproché du cas de l'homme chez qui domine le courant féminin dans le sens d'un courant homosexuel passif dirigé vers le père.

Dans ce dernier cas, l'angoisse de castration obéit à une logique différente du schéma classique. Si le sujet redoute la castration, c'est parce qu'elle lui apparaît, par le biais de sa réduction à l'état de femme, comme la condition préalable pour la réalisation de son désir homosexuel.

C'est dans ces cas que la défensive névrotique risque d'être débordée et de laisser le champ libre à la dérive paranoïaque.

C'est le même danger qui guette la femme dont le destin s'est orienté dans le sens de la protestation virile et de l'homosexualité qui l'accompagne, mais ici c'est le désir actif de pénétrer la mère qui, réveillant les fantasmes archaïques de destruction du corps maternel, fouette les fantasmes persécutifs.

Ce que Mélanie KLEIN a dit à propos des angoisses persécutives primaires liées aux fantasmes de destruction réciproque, renvoie à une réalité clinique incontestable, mais il faut bien se rendre compte que l'envie et la destructivité qui lui est inhérente ne sont pas que primaires, elles correspondent pour la plus grande part à une formation secondaire, développée à partir de l'envie du pénis qui, presque toujours violemment niée par la femme, se transforme après-coup en une soi-disant envie du sein et des objets précieux contenus dans le corps de la mère, dont une multitude de bébés et de pénis parmi lesquels celui du père, tous retenus captifs dans l'antre maternel. Cette fantasmagorie à la Jérôme Bosch est plutôt carnavalesque et ne dissimule que grossièrement l'envie infiniment plus forte, pulsionnellement parlant, du pénis.

Pour la femme donc, surmonter le complexe de castration revient à surmonter l'envie et les visées destructrices qui lui sont inmanquablement associées et qui alimentent la culpabilité spécifiquement féminine qui n'a évidemment rien à voir avec le meurtre du père mais bien avec la destruction vengeresse du corps maternel.

Par ailleurs, ce qui fait contrepoids à la destructivité et permet de faire reculer la culpabilité, c'est le besoin de réparer.

Le besoin de réparer la mère n'est certes pas l'apanage de la femme puisqu'on le rencontre aussi bien chez l'homme mais, pour ce qui concerne la femme, il ne fait pas de doute qu'il est en prise directe sur le noyau de sa culpabilité essentielle.

Si l'issue la plus heureuse de la problématique de l'envie est la gratitude qui met un terme à la rancune de la petite fille et lui permet de réussir son identification secondaire à une mère lavée du crime de castration, on doit encore une fois souligner que cette problématique est très spécifiquement féminine, son équivalent chez l'homme étant le dépassement du souhait du

meurtre du père qui autorise parallèlement la réconciliation-refiliation (*Versöhnung*) et l'identification secondaire au père.

Dans le même ordre d'idée, l'association étroite voire l'amalgame que fait Mélanie KLEIN entre la sublimation et la tendance réparatrice est moins pertinente pour l'homme que pour la femme chez qui la sublimation s'oriente effectivement le plus souvent dans les voies de l'aide humanitaire, sociale ou psychologique plutôt que dans le sens de la production d'oeuvres à contenu intellectuel ou artistique, la possibilité d'enfanter, qui est fatalement refusée à l'homme, entrant par ailleurs bien évidemment en compte dans la question de la résolution de la problématique sublimatoire spécifiquement féminine.

La logique phallique

Chez FREUD, l'adjectif phallique est utilisé dans deux sens:

°pour qualifier le stade phallique, stade où l'évolution libidinale fait accéder la zone génitale au statut de zone érogène privilégiée,

°pour désigner la mère phallique en tant que mère-au-pénis.

Quant au phallus, c'est un simple synonyme du pénis.

On trouve cependant chez FREUD la notion d'"équation symbolique" pour désigner la série des équivalents phalliques que sont notamment le pénis, les selles, l'enfant, le cadeau ou encore le fétiche.

En 1949, Otto FENICHEL a écrit un article intitulé: "The symbolic equation: Girl=Phallus" qui a eu un grand retentissement puisque c'est depuis lors qu'on parle de "femme phallique" pour désigner non plus une femme qui serait fantasmée comme ayant un pénis mais bien ce type de femmes narcissiques, les plus belles dit-on, que FREUD avait déjà évoquées dans "Pour introduire le narcissisme" en 1914, et dont il disait que, n'aimant véritablement qu'elles-mêmes, leur amour s'adresse à l'objet idéal du désir de l'Autre qu'elles se veulent être, objet inaccessible comme elles le sont souvent elles-mêmes, et qui s'avère correspondre en définitive au phallus imaginaire d'une certaine époque.

Le concept de phallus imaginaire a été mis en avant par LACAN afin d'établir une distinction nette, et théoriquement utile, entre le pénis comme organe et ses représentations imaginaire et symbolique.

Chez LACAN, le phallus devient le "signifiant du désir". Comme tel il peut désigner n'importe quel objet censé combler le manque originaire. Le phallus est symbolique en tant qu'il est le signifiant-maître qui subsume la série infinie des objets phalliques imaginaires auxquels l'homme accroche son désir, glissant de l'un à l'autre dans une dérive (métonymique) également infinie, avec l'espoir d'en obtenir une satisfaction sans reste.

Or cette satisfaction est radicalement impossible parce que représentée dans l'inconscient par du non-représentable: la jouissance incestueuse qui n'existe pas du fait que l'objet de cette

jouissance n'existe pas non plus. On dit qu'il est perdu mais en fait il n'existe pas. L'objet *a* de LACAN est ce qui fait office de bouche-trou pour cet objet absent.

L'expérience de la castration devient dès lors expérience des limites du désir et de l'impossibilité d'assouvir complètement celui-ci, autrement dit ça devient l'expérience de l'insatisfaction, de la frustration, du ratage sexuel fondamental. Décidément, il y a quelque chose qui ne marche pas dans la sexualité humaine.

La castration symbolique, comme expression de la loi paternelle, avant tout séparatrice du couple incestueux que la mère forme avec son enfant, vise à sortir le désir de son ornière. Elle pousse au changement d'objet, à l'échange et à la sublimation.

On voit bien ici comme LACAN est proche de LEVI-STRAUSS.

La Loi, "au nom du père", fait entendre à la mère qu'elle n'a pas le droit d'avoir le phallus, soit de mettre son enfant dans la position de l'objet qui viendrait combler son manque.

Quant à l'enfant, elle lui signifie qu'il n'a pas davantage le droit d'occuper cette place d'être le phallus de sa mère.

Par rapport à FREUD, la castration selon LACAN, a subi un glissement de sens. Elle renvoie moins à la notion de menace - pour le garçon - ou d'envie - pour la fille -, qu'elle ne pointe un acte de coupure qui porte moins sur un corps que sur le **lien** originaire entre la mère et l'enfant, pour autant que ce lien est marqué au sceau de l'inceste, c'est-à-dire soudé par un désir réciproque de combler le manque de l'autre en s'identifiant au phallus imaginaire dans le registre de l'être ou de l'avoir.

Les instances de la personnalité

Bien que FREUD ait toujours marqué la plus grande réticence vis-à-vis de la notion de personnalité parce qu'il y voyait une fausse totalité et un concept aussi abstrait que flou, il a néanmoins utilisé le mot dans le titre de la troisième de ses Nouvelles Conférences²⁰.

Il est vrai, on le sait bien, qu'il existe un très grand nombre de "théories de la personnalité", ce qui rend cette notion suspecte, notamment de véhiculer une idéologie quelconque ou un idéal.

Cependant, on a beau s'en méfier, on peut difficilement se passer du terme de personnalité.

Dans la perspective psychanalytique, la personnalité se conçoit comme une totalité organisée (perspective structurale) animée par le jeu (perspective dynamique) d'un certain nombre d'instances d'importance variable (perspective économique) qui occupent des lieux différents de l'espace psychique (perspective topique), qu'on nomme, se référant à la deuxième topique (1923) : ça, moi, surmoi, avec leurs annexes (objets, moi idéal, idéal du moi) et leurs répondants (les autres, l'Autre, la réalité, le monde...).

Tenter de cerner les instances afin de déterminer leur rôle et leur fonction particulière va nous amener à interroger un certain nombre de concepts cruciaux : identification, narcissisme, sujet, pulsion, fantasme, automatisme de répétition....

Avoir et être

"Avoir et être chez l'enfant. L'enfant exprime volontiers la relation à l'objet par l'identification: je suis l'objet. L'avoir est le plus tardif des deux ; retombe dans l'être après la perte de l'objet. Exemple: le sein. Le sein est une partie de moi, je suis le sein. Plus tard seulement, je l'ai, donc je ne le suis pas.... Au lieu de l'envie du pénis, identification au clitoris; impossible de mieux exprimer son infériorité, source de toutes les inhibitions. D'où déni de la découverte de l'absence de pénis chez les autres femmes..."²¹

Ces notes ont été retrouvées sur la table de travail de FREUD après sa mort. Elles sont datées du 12 juillet 1938. Elles indiquent que FREUD pensait la dialectique interne du moi en termes de rapport entre l'être et l'avoir, opposition que LACAN développera autour de la notion de "phallus", ce "signifiant qui n'a pas de signifié", qu'on ne peut ni avoir ni être²². Situé à la charnière des registres de l'Imaginaire et du Symbolique, il fonde leur distinction en même temps que leur articulation.

²⁰ Sigmund Freud (1933). Les diverses instances de la personnalité psychique. In Nouvelles Conférences sur la psychanalyse. Paris, Gallimard Idées, 1971, p. 78.

²¹ Sigmund Freud. GW, XVII, p. 51.

²² Jacques Lacan. La signification du phallus. Ecrits. Paris, Seuil, 1966, p. 690.

Ce que ces notes lapidaires rappellent essentiellement, c'est que les identifications du moi ne sont dissociables ni de ses opérations défensives ni de ses relations avec les objets, y compris l'objet que le moi est pour lui-même.

Ce n'est pas la première fois que FREUD utilisait l'opposition entre être et avoir. Ainsi il écrit, au chapitre VII de la "Psychologie collective " :

"Il est facile d'exprimer dans une formule la différence entre l'identification avec le père et l'attachement au père comme à un objet sexuel : dans le premier cas, le père est ce qu'on voudrait *être*; dans le second, ce qu'on voudrait *avoir*. Dans le premier cas, c'est le *sujet* du moi qui est intéressé; dans le second, son *objet*. C'est pourquoi l'identification est possible avant tout choix d'objet".²³

Il est intéressant de souligner le rapport établi ici entre l'être et le sujet d'une part, l'avoir et l'objet d'autre part. C'est un des rares passages de l'oeuvre de FREUD où apparaît le terme de sujet. Partout ailleurs, il utilise toujours le terme d'objet, sans d'ailleurs préciser s'il s'agit d'un objet de la réalité extérieure ou de la réalité psychique, ce qui est à la source de nombreuses confusions.

Par exemple, évoquant le cas de l'Homme aux Loups, il dit que son premier objet d'identification fut son père dans le sens où, très tôt, Serge voulait "être" comme papa. Ensuite son père devint son objet d'amour dans le sens où il voulait l'avoir et être lui-même l'objet privilégié de l'amour du père. Peut-on dire que l'identification première au père, identification "dans l'être", "forme la plus primitive du lien affectif à un objet"²⁴ était antérieure à tout choix d'objet ? Ce n'est pas sûr. Nous verrons plus loin que l'identification primaire ou originaire (au père primitif), telle que FREUD l'entend, est une opération quasi mythique, mais nécessaire pour que le processus des identifications (secondaires) puisse s'enclencher.

Perception, relations objectales et identifications

Comme le notent LAPLANCHE et PONTALIS:

"La théorie psychanalytique cherche à rendre compte de la genèse du moi dans deux registres relativement hétérogènes, soit en y voyant un appareil adaptatif différencié à partir du ça au contact de la réalité extérieure, soit en le définissant comme le produit d'identifications aboutissant à la formation, au sein de la personne, d'un objet d'amour investi par le ça".²⁵

On sait bien que la relation à la réalité et la perception de celle-ci dépendent étroitement des identifications du sujet, qui constituent l'armature de sa personnalité. Ainsi le névrosé a plutôt tendance à s'adapter à la réalité, à la subir et à s'en plaindre, ce qui l'empêche d'y trouver du plaisir, le psychotique la rejette et construit une néoréalité à travers son délire, le pervers la déforme, la "truque" ou bien la défie et la subvertit, le psychopathe n'en retient que les qualités excitantes ou anesthésiantes etc...

²³ Sigmund Freud (1921). Psychologie collective et analyse du moi. In Essais de Psychanalyse. Paris, Payot, 1967, p. 127.

²⁴ Ibidem, p. 170.

²⁵ Jean Laplanche et J.B. Pontalis. Vocabulaire de la psychanalyse. Paris, PUF, 1967, p. 241.

Entre le moi qui perçoit et le moi qui s'identifie, FREUD, tout au long de son oeuvre, a maintenu l'ambiguïté. C'est toujours le même terme *Ich* qui désigne l'instance défensive-adaptative et le moi-personne-propre. C'est le "Je" - "*das Ich*" - dans tous les cas. Il ne fait pas de doute que chez FREUD, cette ambiguïté est voulue et entretenue de propos délibéré même s'il ne s'en explique jamais.

Après FREUD, beaucoup d'auteurs, par une espèce de retour de l'esprit cartésien, ont tenu à distinguer à nouveau le moi en tant qu'instance adaptative ou organe de synthèse et le moi en tant que représentant de la personne, qui est alors désigné comme "self", comme c'est la règle chez les auteurs anglo-saxons (HARTMANN, JACOBSON, WINNICOTT, KOHUT..).

A partir du moment où le moi se trouve être scindé en deux moitiés, certains ont tendance à privilégier le moi-adaptatif qui contrôle et organise, d'autres à ne retenir que le soi-personne. Cette querelle larvée à propos du moi, savamment entretenue par des esprits polémiques, s'est notamment cristallisée autour du problème posé par la traduction du célèbre "*Wo es war, soll ich werden*"²⁶. Faut-il traduire par "Le moi doit déloger le ça" ou bien par "Là où ç' était, je dois devenir" ?

Beaucoup d'ambiguïtés sont par ailleurs liées au fait que le *Ich* de FREUD est devenu le moi en français et l'Ego en anglais. Ego est un terme importé du latin où il désigne la première personne, tandis que moi, en français, est, grammaticalement parlant, presque toujours employé comme complément d'objet et jamais comme sujet, sauf pour redoubler le je dans l'expression "moi, je...". Chez FREUD, il n'y a pas de différence entre le moi et le soi. Quand FREUD utilise le mot "*Selbst*" (moi-même), ce qui est rare, c'est un synonyme de *Ich*, comme dans "*Selbsterhaltungstrieb*" (pulsions d'autoconservation) qui désigne la même chose que "*Ichtrieb*" (pulsions du moi).

Le premier dualisme pulsionnel : pulsions sexuelles versus pulsions du moi.

La notion de moi est présente dans les écrits de la période pré-psychoanalytique, mais FREUD n'éprouve pas alors la nécessité de définir le moi comme concept, comme si l'acception commune suffisait à s'en faire une idée correcte.

Par exemple, en 1894, il écrit²⁷:

"Les patients que j'ai analysés, en effet, se trouvaient en état de bonne santé psychique, jusqu'au moment où se produisit dans leur vie de représentation (*Vorstellungsleben*) un cas d'inconciliabilité, c'est-à-dire, jusqu'au moment où un événement, une représentation, une sensation se présenta à leur moi, éveillant un affect si pénible (*peinlich*) que la personne décida d'oublier la chose, ne se sentant pas la force

²⁶ Sigmund Freud. Nouvelles Conférences sur la psychanalyse. Paris, Gallimard idées, 1971, p. 107.

²⁷ Sigmund Freud (1894). Les psychonévroses de défense. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris, PUF, 1973, p. 3.

de résoudre par le travail de pensée (*Denkarbeit*) la contradiction entre cette représentation inconciliable avec son moi (*weil die Person sich nicht die Kraft zutraute den Widerspruch dieser unverträglichen Vorstellung mit ihrem Ich durch Denkarbeit zu lösen*) .

Un peu plus loin FREUD indique que cette représentation inconciliable ou incompatible avec le moi est toujours de nature sexuelle . On trouve donc chez FREUD ,dès ses premiers écrits - déjà en 1893 , dans l'article nécrologique sur CHARCOT ²⁸- l'opposition dualiste entre les pulsions sexuelles et les pulsions du moi , opposition qui ne sera thématifiée comme telle qu'en 1910 , dans une courte communication intitulée "Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique":

"Nous sommes devenus attentifs à l'importance des pulsions pour la vie de représentation; l'expérience nous a appris que chaque pulsion cherche à s'imposer en donnant vie aux représentations conformes à ses buts. Ces pulsions ne se concilient pas toujours entre elles; elles entrent souvent en conflit d'intérêts ; les oppositions entre les représentations ne sont que l'expression des combats entre les différentes pulsions. L'indéniable opposition entre les pulsions qui servent la sexualité , l'obtention du plaisir sexuel , et les autres qui ont pour but l'autoconservation de l'individu ,les pulsions du moi, est d'une importance toute particulière pour notre tentative d'explication."²⁹

Notons que FREUD , dans ce texte comme dans beaucoup d'autres , prend soin de spécifier le rapport qui peut exister entre les pulsions et la vie de représentation (*Vorstellungsleben*) car ce rapport peut ne pas exister comme c'est le cas dans les névroses actuelles où les pulsions ne sont pas "représentées dans la vie de représentation" , c'est-à-dire qu'elles ne sont pas soumises au travail psychique qui consiste précisément à transformer l'excitation sexuelle somatique en désir (libido) . C'est ce qu'on peut constater dans la névrose d'angoisse et la neurasthénie , entités aujourd'hui vieilles qui ont fait place aux notions de maladie psychosomatique et de dépression essentielle .

Les pulsions - concept-limite entre le somatique et le psychique - ne nous sont connaissables qu' à travers leurs représentants (*Repräsentanten*) que sont les affects d'une part et les représentations (*Vorstellungen*) de chose (*Sache,Ding*) et de mot (*Wort*) d'autre part .

C'est dire que lorsqu'on évoque les pulsions du moi , on ne doit pas seulement entendre les besoins d'autoconservation comme la faim mais encore l'ensemble des représentations que le moi , consciemment ou non se fait de lui-même et qui le constituent comme unité .

L'idée d'un moi constitué par un ensemble de représentations ou d'images qui ne sont jamais sans rapport avec des identifications ou des contre-identifications et dont l'ensemble tend à conférer au moi son "identité" propre , cette idée qui deviendra centrale avec l'introduction du concept de narcissisme , est donc déjà secrètement présente dès le départ dans la pensée de FREUD.

Entendues dans ce sens, les pulsions du moi,les "Ich-Triebe", ne signifient donc pas seulement les pulsions qui émanent du moi et qui expriment ses intérêts mais aussi les pulsions

²⁸ Sigmund Freud (1893) . Charcot . In Résultats,Idées,Problèmes 1 .Paris,PUF , 1984 , p. 70.

²⁹ Sigmund Freud (1910) . Le trouble psychogène de la vision. In Névrose,psychose et perversion . Paris, PUF, 1973 , p. 170.

qui sont dirigées vers le moi comme objet psychique correspondant à un ensemble de représentations pulsionnellement ,et même sexuellement investies , ce qui , dans le cas où il n'y a pas déssexualisation , définit le narcissisme comme perversion . Le moi à proprement parler dérive du narcissisme pour autant qu'il y a déssexualisation . Ce n'est qu'alors qu'il se met au service de l'autoconservation (Logos et Ananké) , faisant passer l'utile , voire le désagréable, pour autant que c'est nécessaire, avant l'agréable .

En insistant sur le fait que le moi était "avant tout" un objet imaginaire au sens d'une constellation ou d'un précipité d'identifications imaginaires , LACAN a mis l'accent avec raison sur ses origines narcissiques mais il l'a réduit du même coup à une instance narcissique , ce qui est abusif et contraire à la pensée de FREUD pour qui le moi est avant tout une instance médiatrice , chargée de "faire le ménage" en conciliant les exigences contradictoires du ça,du surmoi,de l'idéal du moi et de la réalité extérieure . Normalement le moi est l'instance qui se fait du souci ,il est animé essentiellement par "*die Sorge*" comme dira HEIDEGGER , et ce n'est que dans les cas pathologiques , plus particulièrement dans les psychoses et les perversions , qu'il retourne à ses origines narcissiques . Sinon ,c'est plutôt une instance non seulement anti-sexuelle mais également anti-narcissique . C'est bien pourquoi FREUD , à un moment donné , a été tenté d'en faire le représentant de la pulsion de mort.

Dans les "Etudes sur l'hystérie" le moi est présenté comme l'instance refoulante mais aussi comme une "chaîne" (*Kette*) de représentations liées entre elles . LACAN parlera de "concaténation de signifiants", ce qui veut dire exactement la même chose, au pédantisme près.

"Les psychologues admettent généralement que l'acceptation d'une nouvelle représentation dépend du genre et de la tendance des représentations déjà réunies dans le moi. Une représentation accède au moi, s'y avère intolérable et suscite en lui une force de répulsion (*Abstossung*) . Lorsque je réussissais à faire admettre comme vraisemblable le fait que la pathogénéité de la représentation était justement due au rejet et au refoulement (*Ausstossung und Verdrängung*) , la chaîne paraissait se refermer... C'était donc une force psychique, l'aversion (*die Abneigung des Ich*) du moi qui avait primitivement provoqué le rejet de l'idée pathogène hors de la chaîne des associations et qui s'opposait au retour de celle-ci dans le souvenir..."³⁰

On trouve ici l'idée, implicite, que le moi, agent de la défense, agit en tant que "masse de représentations" dirigées contre d'autres représentations. Quelques pages plus loin, FREUD évoque un moi qui prend du plaisir à se défendre (*Abwehrlustiges Ich*), ce qui aide à comprendre pourquoi la psychothérapie des névrosés et plus particulièrement des hystériques est souvent si déroutante.

L'investissement du moi

³⁰ Sigmund Freud et Joseph Breuer (1895) .Etudes sur l'hystérie . Paris, PUF , 1967, p. 216.

L'"Esquisse pour une psychologie scientifique à l'usage des neurologues" (1895) ,jamais publiée par FREUD, contient une première tentative de définition du moi qui met l'accent sur la nécessité qu'il soit doté d'une certaine charge énergétique pour être en mesure de fonctionner.

"On décrit facilement le moi en faisant ressortir que la réception, constamment répétée, de quantités endogènes dans certains neurones, et le frayage que cette répétition provoque, ne manquent pas de produire un groupe de neurones chargés , investis (Besetzt) de façon permanente et devenant ainsi le véhicule des réserves de quantité qu'exige la fonction secondaire.... Quand l'objet désiré est pleinement investi, de façon à prendre une forme hallucinatoire, le même indice de décharge ou de réalité que dans le cas d'une perception extérieure se produit , mais si la charge en désir se trouve soumise à une inhibition - ce qui devient possible lorsque le moi est investi - , une réaction d'ordre quantitatif peut survenir , au cours de laquelle la charge en désir ne suffit pas à donner un indice de qualité, comme il arriverait pour une perception extérieure... Par conséquent, c'est une inhibition du moi qui rend possible la formation d'un critère permettant d'établir une distinction entre une perception et un souvenir... Nous appelons processus secondaires ceux qui rendent possible un bon investissement du moi et une modération du processus primaire.... D'après nos hypothèses,l'inhibition venue du moi tend, au moment du désir, à atténuer l'investissement d'objet, ce qui permet de reconnaître l'irréalité de celui-ci" .³¹

L'Esquisse contient en germe les idées maîtresses concernant le fonctionnement de l'appareil psychique que FREUD développera plus tard en mettant l'accent tantôt sur un terme tantôt sur un autre:

- réalisation hallucinatoire du désir d'objet dans le rêve du fait que la fonction inhibitrice du moi est suspendue ; opposition entre l'identité de perception et l'identité de pensée, dans l'"Interprétation des rêves" (1900);
- opposition entre le principe de plaisir et le principe de réalité, dans "Formulations sur les deux principes de l'événement psychique " (1911) ;
- nécessité que le moi soit investi libidinalement pour se constituer en unité distincte de l'objet de façon à se produire lui-même comme objet, dans "Pour introduire le narcissisme" (1914) ;
- nécessité que le moi recharge constamment ses batteries par la répétition d'expériences initialement traumatiques, dans "Au-delà du principe de plaisir" (1920) .

Le narcissisme

Avec l'introduction du narcissisme,le moi devient lui-même un objet , une image investie de libido .

Dans sa biographie de FREUD,Octave MANNONI écrit:

"Jones (II,XII,19) nous a raconté dramatiquement quel fut le désarroi de ceux qui jusque-là avaient compris la théorie comme un conflit d' "instincts" - les instincts du moi contre les instincts sexuels -, et comment ils essayèrent de conserver la même position en mettant le conflit entre la

³¹ Sigmund Freud . La naissance de la psychanalyse. Paris, PUF , 1956 , pp. 340 - 345.

"libido du moi" et la "libido d'objet". Toute une période et peut-être tout un courant de la psychanalyse sont restés marqués par ces efforts de rétablissement. Ils ne pouvaient pas se faire à l'idée que ce moi qui prenait au fond la succession de l'antique Raison, fût un personnage de la fantaisie, un objet imaginaire, un miroir à mirages - et l'agent de la folie au moins autant que de la raison... Après tout, le coup de pouce est venu de la folie. C'est pour rendre compte de la mégalomanie, de l'hypocondrie... que la notion de "psychonévrose narcissique" est nécessaire : c'est dans ces affections que les investissements se sont concentrés sur le moi du sujet. Il en va de même dans le sommeil, dans la maladie organique..."³²

Ce moi du narcissisme ne peut pas coïncider vraiment avec le moi de l'inhibition des pulsions et du contrôle de la motricité, qui lutte contre la décharge et fait prévaloir l'investissement de la réalité extérieure sur la satisfaction hallucinatoire.

C'est la controverse avec JUNG à propos des psychoses qui a conduit FREUD à la notion de narcissisme, évoquée pour la première fois dans son étude sur le Président Schreber où la mégalomanie est mise en relation avec le délire de fin du monde et où la paranoïa dans sa version mégalomaniaque est définie comme suit.³³

"Dans la plupart des cas de paranoïa il y a un élément de délire des grandeurs et le délire des grandeurs peut constituer à lui tout seul une paranoïa. Nous en concluons que dans la paranoïa, la libido libérée se fixe sur le moi, qu'elle est employée à l'amplification du moi. Ainsi il y a retour au stade du narcissisme qui nous est déjà connu comme étant l'un des stades de l'évolution de la libido dans lequel le moi du sujet était l'unique objet sexuel. C'est en vertu de ce témoignage fourni par la clinique que nous sommes amené à l'admettre: les paranoïaques possèdent une fixation au stade du narcissisme et nous pouvons ajouter que la somme de régression qui caractérise la paranoïa est mesurée par le chemin que la libido doit parcourir pour revenir de l'homosexualité sublimée au narcissisme."

JUNG se refuse à admettre que le retrait de la libido objectale ou sublimée, orientée vers le monde extérieur, puisse être invoqué comme le facteur décisif qui explique la "perte de la réalité" et de "la fonction de réalité" dans les psychoses. A quoi FREUD répond que la réalité est perdue parce que la libido qui en a été retirée a reflué vers le moi, retrait qui se produit surtout dans les psychoses.³⁴

"Le fait que le paraphrène se détourne du monde extérieur doit être caractérisé avec plus de précision. L'hystérique, ou l'obsessionnel, a lui aussi abandonné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. **Il la maintient encore dans la fantasmie...** D'autre part, il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ces objets. C'est seulement pour cet état de la libido qu'on devrait employer à bon escient ce terme que JUNG utilise sans faire de distinctions: introversion de la libido. Il en va autrement pour le paraphrène..."

³² Octave Mannoni. Freud. Ecrivains de toujours, Paris, Seuil, 1968, p. 151.

³³ Sigmund Freud (1911). Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa. Le Président Schreber. In Cinq Psychanalyses. Paris, PUF, 1967, p. 316.

³⁴ Sigmund Freud (1914). Pour introduire le narcissisme. In La vie sexuelle, Paris, PUF, 1970, p. 82.

Chez le psychotique, la libido ne reflue pas vers des objets fantasmatiques qui, pour faire partie de son monde interne, n'en sont pas moins distincts du sujet ; elle se concentre tout entière dans le moi lui-même qui devient le seul objet d'investissement. C'est cet état qui est appelé narcissique. Mais ajoute FREUD, une telle régression ne peut se produire que parce que, au cours de l'évolution libidinale, le sujet a déjà connu un état analogue.

En fait, si tout ne commence pas avec le stade du narcissisme, puisqu'avant d'en arriver là il y a le stade auto-érotique, et encore plus en-deçà un allo-érotisme tout-à-fait primaire où il n'y a ni moi ni objet ni aucune espèce d'activité de représentation, donc pas de vie psychique à proprement parler, mais un monde où n'existent que des sensations, il est nécessaire d'admettre que la notion d'objet en tant que catégorie du fonctionnement psychique, ne devient opérante qu'à partir du moment où un premier objet, à condition d'entendre par là la première *Gestalt*, première forme globale détachée par rapport à un fond, est en même temps perçu et investi comme tel, et ce premier objet c'est le moi en tant qu'image du corps propre. C'est ce que LACAN développera dans le "stade du miroir", afin de préciser un point de doctrine qui chez FREUD reste peu précis. Car, comme on le verra plus loin, la notion de narcissisme primaire n'a pas reçu chez FREUD un statut non équivoque. S'il avait été fidèle à la notion de "primaire" telle qu'il l'avait définie auparavant, à travers les notions de processus primaire et de refoulement primaire notamment, il eût été logique qu'il désignât comme narcissique primaire ce moment de l'évolution où la libido se concentre sur l'objet-moi qui devient par là-même le premier véritable objet au sens strict du terme. Malheureusement, à ce niveau, FREUD a tout mélangé, faisant finalement du sommeil le paradigme du retrait narcissique, ce qui fait perdre son poids de signification à ce moment électif où la libido se concentre pour la première fois et de manière quasiment exclusive sur le corps propre. C'est, pour notre compte, à cet événement que nous rapportons la notion de narcissisme primaire qui se confond pour nous avec l'avènement concomitant du Moi idéal, tandis que le narcissisme secondaire, postérieur - puisque chez FREUD, les notions de primaire et secondaire sont foncièrement diachroniques, le secondaire présupposant le primaire sans lequel il ne saurait advenir -, est rapporté à l'Idéal du Moi.

Cette terminologie, d'ailleurs adoptée par beaucoup d'auteurs, est conforme à la démarche freudienne habituelle, bien que, en l'occurrence, FREUD lui-même s'en soit écarté.

Que le moi n'existe pas au départ, sauf comme "moi-réalité-du-début", qui n'est que le corps traversé par les sensations primordiales, extéro-, proprio- et intéroceptives ravivées après-coup dans les désirs de présence, de fusion et de bien-être végétatif, tous associés au complexe de sevrage et dominés par l'imgo du sein maternel à jamais perdu dans la réalité, là-dessus, tout le monde est d'accord.

La question est de savoir ce qui se passe ensuite, dans le moment qui succède au complexe de sevrage et qui inaugure l'entrée dans la phase narcissique proprement dite.

Revenons à FREUD et au texte sur le Narcissisme:

"Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas, dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine; quelque

chose, une nouvelle action psychique, doit venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner forme au narcissisme (*um den Narzissmus zu gestalten*)".³⁵

Remarquons que FREUD, qui possède au plus haut point le génie de la langue, utilise précisément le verbe "*gestalten*", ce qui indique, mieux que n'importe quelle démonstration, que c'est bien de cela qu'il s'agit : produire une forme, une image, une représentation aux contours suffisamment nets, un objet, enfin quelque peu différencié par rapport à ce qui avait cours auparavant, le morcellement des sensations et la sensation du morcellement, que chacun éprouvera par la suite, le schizophrène au plus haut point, chaque fois que cette unité première reviendra au devant de la scène psychique sous le signe de la menace de son émiettement, par exemple lors d'un accident ou d'une maladie grave susceptible de saper les bases du narcissisme primaire incarné par l'image du corps.

"Nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal originaire du moi; plus tard une partie en est cédée aux objets. Mais, fondamentalement, l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis... Nous voyons en gros, une opposition entre libido d'objet et libido du moi".³⁶

L'opposition entre libido du moi et libido d'objet est ce qui spécifie le tournant décisif que prend la pensée de FREUD à partir de 1914.

Mais est-ce vraiment une opposition?

Comme le faisait judicieusement remarquer plus haut Octave MANNONI, ceux qui veulent voir une opposition entre libido objectale et libido narcissique sont ceux qui veulent maintenir le primat de l'opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi, situant grosso modo les premières du côté du primaire, les secondes du côté du secondaire, ce qui correspond à un point de vue névrotique spécialisé, si on peut s'exprimer ainsi. Comme on peut voir, FREUD lui-même est tombé dans le panneau.

Or la série auto-érotisme > narcissisme > homosexualité > hétérosexualité, si elle marque un progrès évolutif, de la même manière que la série oral > anal > phallique > génital, ne doit pas faire oublier le fait bien connu que chaque franchissement d'une étape suppose que la phase précédente n'a pas été trop mal vécue, ce qui obligerait le sujet à y retourner sans cesse et le conduirait en définitive à y structurer son moi à travers la répétition d'un traumatisme toujours pareil. Ainsi, un enfant abandonné pourra devenir, selon les circonstances, un toxicomane, revivant les affres de la détresse, un marchand de crème glacée ou un assistant social.

On ne doit pas non plus oublier que la capacité de régresser est un signe de plasticité psychique et qu'il y a des "régressions au service du moi", comme aiment à le répéter les auteurs américains. C'est de toute évidence ce qui se passe dans la cure analytique; le sujet régresse, à tous les niveaux, du point de vue du fonctionnement du moi qui se rapproche du processus

³⁵ Ibidem, p. 84.

³⁶ Ibidem, p. 83.

primaire, et du point de vue libidinal par le biais de l'amour de transfert qui fait resurgir les exigences infantiles, mais cette régression n'aurait aucun sens si elle ne permettait pas au moi de prendre conscience de ce qui lui fait problème et de surmonter ainsi les obstacles qui l'ont autrefois entravé dans son développement.

Après avoir repéré le narcissisme chez le psychotique, l'hypocondriaque, le pervers, l'homosexuel, la "belle" femme et plus trivialement tout qui souffre d'une rage de dents, FREUD montre que le narcissisme n'est pas qu'une phase du développement ou un mode de régression libidinale; c'est lui qui nourrit l'instance de l'idéal chez tout homme.

"Le refoulement, avons-nous dit, provient du moi; nous pourrions préciser: de l'estime de soi (*Selbstachtung*) qu'a le moi... La formation d'idéal (*Idealbildung*) serait du côté du moi la condition du refoulement. C'est à ce moi idéal (*Idealich*) que s'adresse maintenant l'amour de soi (*Selbstliebe*) dont jouissait dans l'enfance le moi réel (*das wirkliche Ich*). Il apparaît que le narcissisme est déplacé sur ce nouveau moi idéal (*dieses neue ideale Ich*) qui se trouve, comme le moi infantile, en possession de toutes les perfections. Comme c'est chaque fois le cas dans le domaine de la libido, l'homme s'est ici montré incapable de renoncer à la satisfaction dont il a joui une fois. Il ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance; s'il n'a pas pu la maintenir, car, pendant son développement, les réprimandes des autres l'ont troublé et son propre jugement s'est éveillé, il cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi (*Ichideal*). Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance".³⁷

Dans ce texte qui constitue le cœur de l'article sur le Narcissisme, on voit que FREUD n'opère pas de distinction entre le moi idéal (*Idealich*) et l'idéal du moi (*Ichideal*). Plus tard (1923), quand il introduira le concept de surmoi (*Über-Ich*), il utilisera à nouveau le concept d'idéal du moi (*Idealich*) en associant étroitement les deux instances jusqu'à les confondre.

Le premier qui ait proposé d'établir une distinction nette entre moi idéal et idéal du moi est Hermann NUNBERG, dans sa "*Neurosenlehre*" (1932), ouvrage que FREUD n'a pas particulièrement apprécié justement parce qu'il y avait chez NUNBERG une volonté de mettre de l'ordre dans la théorie et de définir les concepts avec une plus grande précision.

Cette question a été reprise et développée par Daniel LAGACHE dans une perspective structurale:

"Dans "Pour introduire la Narcissisme", seules les expressions "*das Ideal Ich*" et "*das Ichideal*" sont employées. Les textes ne permettent guère de différencier leur emploi. FREUD semble n'avoir en vue qu'un seul concept dont la nature structurale est indiquée plutôt que détaillée. L'Idéal du Moi a son origine dans la convergence du narcissisme primaire et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs; ses fonctions sont essentiellement la conscience morale, l'observation de soi, la censure... (ce qui sera plus tard dévolu au Surmoi). La terminologie de NUNBERG est plus précise. Si la "*Neurosenlehre*" accepte l'équivalence entre Surmoi et Idéal du Moi, le Moi Idéal, en revanche, est distingué de l'Idéal du Moi. Le Moi idéal est introduit par NUNBERG comme une formation chronologiquement et génétiquement antérieure au Surmoi. "Le moi encore inorganisé, qui se sent uni au ça, correspond à une condition idéale, et c'est pourquoi on l'appelle le Moi idéal"...NUNBERG nous dit encore qu'au cours du développement, chaque individu laisse derrière lui son "idéal narcissique", mais qu'en fait il aspire toujours à y retourner (sur ce point, il ne fait que répéter ce que FREUD avait déjà dit). C'est ce qui se produit dans

³⁷ Sigmund Freud, op. cit., p. 98.

les psychoses mais aussi dans les névroses... Le Moi idéal, c'est-à-dire, selon NUNBERG, le Moi uni au ça, appartient à la période pré-oedipienne. Une lacune de cette conception est de n'envisager que le sujet isolé, sans tenir compte du contexte intersubjectif et, en particulier, de la relation de l'enfant avec la mère. Lorsqu'il en est encore au stade de l'union parasitaire et que sa passivité l'emporte encore sur son activité, l'enfant reçoit son personnage de la situation, avec une participation syncrétique à la toute-puissance maternelle. Les progrès de l'activité permettent l'identification primaire à la mère. Plus l'activité de l'enfant augmente, plus elle entre en conflit avec celle de la mère. Le refus de la mère place l'enfant devant une alternative: ou bien se soumettre en régressant à la participation parasitaire, ou bien s'opposer en s'identifiant à l'agresseur.... Le Moi idéal, conçu comme un idéal narcissique de toute-puissance, ne se réduit pas à l'union du moi avec le ça, mais comporte une identification primaire à un autre être investi de la toute-puissance, c'est-à-dire la mère.... (Ici, LAGACHE semble se souvenir de la thèse freudienne concernant l'identification primaire au père primitif tout-puissant puisqu'il ajoute qu'il existe aussi bien une identification au père) ... qui fait entrer l'enfant en conflit avec lui, pour des raisons qui ne se réduisent pas à la rivalité pour la possession amoureuse de la mère... **Du point de vue structural, le conflit oedipien s'interprète comme le conflit entre l'identification primaire au père et l'identification secondaire au père, entre le Moi idéal et le Surmoi-Idéal du Moi**".³⁸

Cette dernière formulation est particulièrement éclairante. Deux instances s'affrontent qui tendent soit à s'exclure soit à se résorber l'une dans l'autre. Comme exemple du premier cas, où c'est le Moi idéal qui l'emporte, LAGACHE cite le délinquant grand criminel (dont la figure avait été évoquée par FREUD dans "Pour introduire le narcissisme"). Si l'Idéal du Moi écrase le Moi Idéal, on obtient un névrosé perfectionniste ou un psychotique délirant identifié à un personnage grandiose. Les cas heureux où le Moi idéal et l'Idéal du moi font bon ménage ne peuvent guère se rencontrer que dans le cas où c'est le destin sublimatoire qui l'emporte sur les autres ou bien chez l'homme commun "sans qualités", heureux d'être comme tout le monde, ce qui supposerait que les besoins narcissiques sont faibles ou satisfaits.³⁹

La question de l'émergence du moi idéal comme représentant du narcissisme primaire est devenue le lieu de débats épiques depuis que LACAN a introduit le "stade du miroir".

Par exemple, Claude LE GUEN⁴⁰, en s'appuyant sur la théorie des "premiers organisateurs psychiques" de René SPITZ⁴¹, a situé l'émergence de cette instance au troisième stade, celui du "non", où l'enfant s'oppose systématiquement à tout le monde et pas seulement à sa mère.

Le stade du non est décisif pour surmonter l'angoisse de séparation - angoisse du huitième mois, angoisse devant l'étranger, qui signe le moment où la mère, reconnue comme objet distinct, apparaît comme pouvant être perdue -, mais il implique moins une identification à l'agresseur, qui serait plutôt la mère en l'occurrence, qu'à l'"étranger" qu'est le père et plus particulièrement le père primitif tout-puissant. L'opposition systématique deviendrait alors le signe que le Moi idéal s'est mis en place et que conjointement, l'identification primaire au tout-puissant "a pris". Avec le surgissement de cette instance, on s'en rend compte, la haine fait

³⁸ Daniel Lagache. La psychanalyse et la structure de la personnalité. La Psychanalyse, 6, PUF, 1961, pp. 5-54.

³⁹ Ces quatre possibilités sont bien mises en forme à travers les clivages du moi chez SZONDI: identification primaire et prépondérance du Moi Idéal (Sch + -), identification secondaire et prépondérance de l'Idéal du Moi (Sch - +), alliance du Moi idéal et de l'Idéal du Moi dans la sublimation (Sch ++), mise à l'écart des aspirations narcissiques chez "l'homme sans qualité" (Sch --).

⁴⁰ Claude Le Guen. L'Oedipe originaire. Paris, Payot, 1974.

⁴¹ René Spitz. De la naissance à la parole. Paris, PUF, 1968.

véritablement son entrée en scène. La désintrication pulsionnelle , à travers l'ambivalence amour-haine, devient une constante de la vie psychique qui ne pourra plus être contournée.

Claude LE GUEN fait remarquer que l'étranger, en tant que précurseur de la figure différenciée du père, a un double statut fantasmatique puisqu'il est à la fois celui qui est en dehors de la dyade mère-enfant ,qui en est exclu et fait figure comme tel de "parent pauvre", mais qu'il est aussi celui qui a le pouvoir de fracasser la dyade et le prototype du "terrible".En s'identifiant à cet étranger à la fois terrible et hors-dyade, le sujet qui dit non se sépare certes et y gagne en indépendance, mais, sans s'en rendre compte, il met le pied dans un monde qui est en puissance, celui de la mélancolie.

Notes sur la projection.

1.1. La projection est toujours un processus d'extériorisation

1.2. Mais au début de la vie, la différenciation intérieur -extérieur n'existe pas

1.3. Au début il n'y a que des **sensations** de plaisir et de déplaisir

1.4. "Dans la psychologie fondée sur la psychanalyse, nous nous sommes habitués à partir des processus psychiques inconscients, dont les caractères propres nous ont été révélés par l'analyse. Nous tenons ces processus pour les plus anciens, pour primaires; nous pensons qu'en eux se perpétue une phase de développement pendant laquelle il n'y avait pas d'autre sorte de processus psychique. La tendance maîtresse à laquelle ces processus obéissent est aisée à reconnaître; on la désigne comme principe de plaisir-déplaisir (ou, plus brièvement, principe de plaisir)". (FREUD, Formulations sur les deux principes de l'événement psychique, 1911).

1.5. C'est l'augmentation de la tension qui fait que la sensation, même agréable au départ, peut devenir déplaisante.

1.6. La **liaison** d'une sensation à une représentation est la première opération psychique. Par exemple: la tension qui est provoquée par le départ de la mère est représentée (symbolisée) par la couleur noire (=être plongé dans le noir): c'est la première phobie.

1.7. Cette première liaison correspond à une projection: ici, le déplaisir se fait représenter par le noir qui est dehors. Ensuite, ce pourra être une épingle, une araignée ou tout ce qu'on voudra.

1.8. La liaison par une représentation est une première manifestation du principe de plaisir. On peut la considérer comme la toute première manifestation psychique. A noter que le contenu de la représentation n'a pas besoin d'être plaisant pour que le principe de plaisir puisse être invoqué, le plus déplaisant étant l'angoisse brute, anidétique.

1.9. L'absence de liaison, par exemple dans l'autisme, est synonyme d'avortement psychique: la tension ne peut s'éliminer que sur le mode somatique, mouvements rythmiques élémentaires (balancement) ou somatisation (les maladies dites psychosomatiques du nourrisson).

2.1. La projection qui préside à la liaison des sensations primordiales à des représentations originaires mérite d'être appelée **projection primaire**.

2.2.La projection primaire est constitutive des premières représentations.

2.3.Chez FREUD (chapitre VII de la Traumdeutung) la projection primaire aboutit à l'hallucination du sein qui permet la satisfaction hallucinatoire du besoin (tension) provoqué par l'absence du sein réel.

2.4.Mélanie KLEIN, qui a probablement raison sur ce point, prétend que ce que le nourrisson hallucine en premier n'est pas un bon mais un mauvais sein. Le mauvais sein est dit persécutif.Le bon sein est une représentation secondaire qui ne peut advenir que si, comme dit WINNICOTT, la mère est suffisamment bonne (good enough). D'où, à ce stade, un renversement complet de la perspective inaugurée par FREUD: c'est la réalité qui apporte ce qui est bon, le "psychique" sécrétant plutôt spontanément du mauvais, au niveau des représentations s'entend.C'est donc à la mère de faire en sorte que l'activité psychique du sujet ne s'engage pas définitivement dans la voie de la production d'un univers peuplé de représentations exclusivement mauvaises.Nous pensons que pour cette phase primitive du développement, mais uniquement pour cette phase, c'est Mélanie Klein qui a raison.

2.5.La première représentation est **hors-langue**, c'est une pure **représentation-chose** (Ding- ou Sachevorstellung dans le vocabulaire de Freud).Cette première activité de représentation a été assez heureusement qualifiée de "pictogramme" par Piera AULAGNIER (confer Pablo PICASSO:"Je peins ce qui ne peut se dire").

2.6.L'opposition primaire entre des représentations bonnes et mauvaises qui ne renvoient pas à un seul et même objet, le mauvais venant plutôt de l'objet psychique et le bon de l'objet réel (dans des conditions normales), correspond à ce que Mélanie KLEIN nomme le **clivage (spaltung=séparation tranchée) shizo-paranoïde** par analogie avec ce qu'on observe chez le schizophrène paranoïde qui, du fait d'une régression maximale du moi, retrouverait ce mode de perception hallucinatoire qui oppose le tout bon au tout mauvais.

3.1.A l'origine, la perception est **uniquement hallucinatoire**, c'est-à-dire que la "réalité" perçue se confond entièrement avec les projections bonnes (plaisantes) ou mauvaises (déplaisantes).

3.2."Le caractère le plus déroutant des processus inconscients, auquel les chercheurs ne s'habituent qu'en surmontant les plus grandes résistances, tient à ce que, dans ces processus, l'épreuve de réalité n'est pas valable; la réalité de pensée équivaut à la réalité extérieure, le désir à son accomplissement, à l'événement (*dem Geschehen* = ce qui se produit, ce qui arrive).Ceci découle de la domination du vieux principe de plaisir" (Freud, "Formulations sur les deux principes ...")

3.3.On peut comprendre à partir de là ce que signifie l'"identification projective": suivant qu'il veut trouver dans l'autre (et notamment dans le thérapeute) un responsable de ses malheurs ou un protecteur, le sujet projette sur l'autre une image persécutive ou/et salvatrice, ce qui est

communément observé dans les transferts psychotiques. La présence simultanée des deux types de projection, positive-bonne et négative-mauvaise est ce que BLEULER a nommé ambivalence et qui se manifeste cliniquement à travers le phénomène schizophrénique-type qui est la discordance

Notre opinion diverge ici de celle de Mélanie KLEIN qui parle de projection de tendances sadiques originaires qui seraient projetées sur l'objet halluciné, lequel en devient persécuteur. A notre avis, le sadisme ne peut pas exister avant la constitution du moi. Question très difficile sur laquelle les freudiens et les kleinien se séparent.

4.1. Qu'est-ce qui fait que la projection originaire peut être dépassée?

4.2. Qu'est-ce qui permet de dire que la réalité extérieure ne se confond pas avec nos désirs-projections, c'est-à-dire qu'elle est neutre?

4.3. Qu'est-ce qui fait qu'on accède à un moment donné, à partir de l'indifférenciation première, à la distinction entre réalité intérieure (psychique) et la réalité extérieure (matérielle)?

5.1. Réponse provisoire: **c'est l'investissement libidinal du moi (autrement dit le narcissisme), lequel constitue le moi à partir de sa représentation donnée dans l'image du corps (stade du miroir de LACAN).**

5.2. Le moi se différencie de tout ce qui n'est pas moi. La perception hallucinatoire est inhibée (c'est la première tâche qui incombe au moi) et progressivement remplacée par la perception de la réalité extérieure. Le moi commence à contrôler la motricité, ce qui est la condition *sine qua non* pour que l'épreuve de réalité (*Realitätsprüfung* = vérification expérimentale) devienne possible.

5.3. L'**image spéculaire** est et n'est pas une projection: parce qu'elle est en fait un donné dans la réalité (ce n'est pas une pure hallucination) le sujet peut à la fois s'y projeter et dans un second temps se l'approprier (=l'introjecter), dire: "ça, c'est moi" ou, au contraire, la rejeter, la nier: "ce n'est pas moi, je suis plus ou moins (que) ça", c'est-à-dire que je ne me confonds pas avec l'image de mon corps. Mais cette opération de négation ne viendra que beaucoup plus tard (passage des identifications primaires-corporelles aux identifications secondaires à des personnes différenciées).

5.4. "A l'origine, l'existence de la représentation est une garantie de la réalité du représenté" (Freud, "La dénégation", 1925).⁴²

Ce que nous pouvons entendre ainsi: à l'origine l'existence de la représentation du moi à travers son image est une garantie de la réalité du moi. Autrement dit le sujet ne doute plus qu'il est une réalité parmi d'autres, mieux: qu'il est réel et qu'il en découle qu'il y a du réel. "Je suis réel, donc

⁴² Sigmund FREUD (1925). La dénégation (Die Verneinung). In "Résultats, idées, problèmes" 2, Paris, PUF, 1985.

il y a du réel", pourrait-il dire, ce qui est une variante primitive du Cogito cartésien: "Je me vois, donc je suis".

6.1. Le **sujet (Je)** et le moi adviennent en même temps, comme l'atteste l'exemple génial de **l'enfant à la bobine** (Freud, "Au-delà du principe de plaisir", 1920).

6.2. Dès lors se trouvent constituées les triades (apport théorique dont le mérite revient à LACAN) qui permettent le va-et-vient entre plusieurs réalités, ce va-et-vient constituant le tout de l'activité mentale proprement humaine:

Sujet	Moi-objet-image	Corps
Signifiant	Signifié	Référent
Symbolique	Imaginaire	Réel

6.3. On voit par là que la réalité est une création de l'esprit humain, qu'il y a plusieurs réalités qu'on doit distinguer du réel (auquel s'attaque la science mais qui est sinon inconnaissable, du moins inépuisable, tandis que l'imaginaire comme le symbolique sont en principe clos).

6.4. La constitution de la réalité se fait à travers le jeu.

6.5. A travers le jeu se réalise la distinction entre la réalité extérieure et l'imaginaire (car l'enfant n'ignore pas tout-à-fait qu'il joue), l'introduction du signifiant (*fort-da*) et du sujet qui signifie (le sujet signifiant) étant ce qui permet l'opération différenciatrice.

6.6. Avec le jeu commence à exister la possibilité de "créer" du fantasme.

6.7. Le fantasme assure la sauvegarde du principe de plaisir.

"Avec l'introduction du principe de réalité, une forme d'activité de pensée se trouve séparée par clivage; elle reste indépendante de l'épreuve de réalité et soumise uniquement au principe de plaisir. C'est cela qu'on nomme la création de fantasmes qui commence déjà avec le jeu des enfants et qui, lorsqu'elle se poursuit sous la forme de rêves diurnes, cesse de s'étayer sur des objets réels" (Freud, "Formulations..", pp. 138-139")

6.8. Le jeu permet de surmonter la désintrinsication primordiale issue de l'opération narcissique⁴³ en assurant la **coexistence** du courant haineux-thanatique (oooo-"fort"- : "va-t-en bien loin, que je ne te voie plus!") et du courant aimant-érotique (aaaa-"da"- : "reviens vers moi, ah! tu es là!").

7.1. Le refoulement est préfiguré, au niveau du jeu, par la réaction de **rejet** signifiée par le "fort".

7.2. Le refoulement est toujours un processus de négation et d'expulsion (*Ausstossung*) mais cette fois-ci orienté vers l'intérieur.

7.3. Le refoulement primaire est constitutif de l'inconscient (ICS).

7.4. Qu'y a-t-il dans l'ICS?

A notre avis, deux choses qui sont antinomiques mais, comme il n'y a pas de non (pas de contradiction, coexistence des contraires, pas de temporalité non plus) dans l'ICS, les deux se recouvrent:

1. le narcissisme intact de l'origine: l'enfant à la bobine est tout-puissant, son humeur est totalement *maniaque*;

2. toutes les injures successives faites au narcissisme originaire (tu es méchant, petit, bête et con et tu vas en baver...)

7.5. Le refoulement porte toujours sur des représentations liées à des **affects pénibles** qui correspondent toujours en fin de compte à des blessures narcissiques, lesquelles sont **dépressogènes**.

7.6. Le retour du refoulé fait ressurgir à la fois le désir expansif (érotique) lié au narcissisme et la compulsion (thanatique) à l'échec, imposée par le surmoi ("Le surmoi est une culture pure de la pulsion de mort", Freud, "Le moi et le ça", 1923).⁴⁴

⁴³ Ici encore, il y a une opposition majeure entre Mélanie KLEIN et FREUD. Pour Mélanie KLEIN, la désintrinsication (*Entmischung*=démélange) pulsionnelle entre les forces de destruction (mort) et d'amour-réunion (éros) existe dès le départ et ce sont les forces de mort qui dominent, l'amour maternel jouant le rôle de liant (*Vermischung*=intrication, mélange).

Pour FREUD au contraire, la désintrinsication ne survient qu'au stade du narcissisme quand le moi draine vers lui le courant érotique (je m'aime) libérant de ce fait le courant destructeur-agressif. Celui-ci alimente alors le courant sadique dirigé vers l'objet et le courant masochiste qui bloque la destruction dans le moi. Pour FREUD, le sadisme n'est donc pas pensable avant que le moi ne soit constitué en entité distincte. Avec l'entrée en scène du moi, il y a automatiquement ambivalence comme l'illustre l'exemple de la bobine. Avant qu'il y ait du moi, il n'y a pas d'ambivalence: l'investissement objectal est un mélange inextricable d'amour-agression. Il n'y a pas plus de sens à dire que le nourrisson aime la mère qu'à dire qu'il la déteste. Par ailleurs, dans la première phase du développement, il n'y a pas d'objet à proprement parler puisque l'enfant vit sa mère ou le sein comme faisant partie de lui-même. On parlera donc pour désigner cette phase parasitaire-symbiotique-fusionnelle de stade présubjectal-objectal et de relation pré-ambivalente.

⁴⁴ La formule de FREUD qui dit que "le surmoi est une culture pure de la pulsion de mort" s'applique à la mélancolie et dans une moindre mesure à la névrose obsessionnelle, du moins si on se réfère au texte qui figure dans "le moi et le ça". Cette formule ne doit pas être prise au pied de la lettre, sinon, on tombe dans des controverses polémiques qui ont un arrière-goût idéologique. Voir à ce sujet la mise au point de J.D. Nasio dans "Enseignement de sept concepts cruciaux de la psychanalyse". Paris, PB Payot, 1992.

7.7. Notre définition du refoulé primaire est, implicitement⁴⁵, celle de FREUD: le refoulé primaire est constitué par la totalité des scènes problématiques situées entre le moment de l'avènement du narcissisme et la fin du complexe d'Oedipe (les fantasmes originaires et les souvenirs "préhistoriques") .

8.1. Dans la clinique, y compris celle du petit enfant, on n'a jamais affaire qu'à des refoulements et des projections **secondaires**.

8.2. Le refoulé primaire joue le rôle d'un aimant attractif par rapport au refoulé secondaire.

8.3. Le projeté secondaire est toujours projeté à partir d'un introjeté préalable, ce qui n'est pas le cas pour le projeté primaire.

8.4. La projection n'est une défense que si elle est associée au refoulement qu'elle consolide.

8.5. Il y a bien sûr des projections non défensives si on entend par projection le processus d'externalisation dans son ensemble. Par exemple:

- l'amour, projection du moi idéal sur l'objet,
- l'art, extériorisation formelle de sensations,
- les découvertes scientifiques, mises en forme de relations intuitionnées,
- le rêve, réalisation hallucinatoire du désir,
- les réponses au Rorschach,
- le transfert dans la cure psychanalytique, pour autant qu'il sert à la prise de conscience au travers du dire et qu'il s'oppose ainsi à l'automatisme de répétition.....

8.6. La projection intervient principalement dans la constitution des phobies et des constructions paranoïaques.

8.7. Dans les **phobies** le refoulement de la peur de la castration-punition échoue, l'angoisse demeure et doit être projetée par déplacement sur un objet ou une situation extérieur. De ce fait, le danger intérieur est remplacé par un danger extérieur vis-à-vis duquel la défense par la fuite et

⁴⁵ "Implicitement" parce que FREUD n'a jamais dit de quoi était fait le refoulé primaire, pas plus qu'il n'a précisé en quoi consistait le refoulement primaire (*Urverdrängung*). Chez Freud, c'est un postulat: il ne peut pas y avoir de refoulement secondaire, après-coup, (le refoulement proprement dit, dont on peut voir les effets dans la clinique) que s'il y a d'abord eu un (ou plutôt une longue série de...car cela ne se fait pas d'un seul coup) " refoulement primaire" constitutif de l'inconscient qui se confond , *in statu nascendi*, avec le refoulé primaire . Ce refoulé primaire peut être assimilé aux fantasmes originaires dans la mesure où FREUD dit de ceux-ci (dans les dernières pages du commentaire de l'histoire de l'Homme aux Loups) que ceux-ci constituent "le noyau de l'inconscient" (*Kern des Unbewusstes*).

l'évitement devient possible, tandis que pour un danger intérieur, la fuite n'est évidemment pas possible (c'est bien pourquoi le signal de l'angoisse est produit).

C'est la définition première des pulsions : comme elles émanent de l'intérieur du corps et qu'elles sont par définition endogènes, il est impossible de s'en défendre par la fuite.

8.8. Dans la **paranoïa**, le refoulement (la négation) porte sur le désir homosexuel.

En partant de la phrase: "Moi un homme, j'aime un homme", suivant que la négation (associée au remplacement par le contraire) porte sur le sujet, le verbe ou le complément d'objet direct, on obtient:

-une femme aime un homme: "Tu le désires"=jalousie;

-un homme hait un homme + projection de l'affect de haine : "Il me hait"=persécution; +rationalisation: "Je le hais parce qu'il me hait";

-un homme aime une femme + projection de l'amour: "Elle m'aime"=érotomanie; +rationalisation: "Je l'aime parce qu'elle m'aime".

On voit que la projection porte sur l'action et l'affect exprimés par le verbe d'une part - ce qui est projeté, c'est toujours, au départ, un affect, de même que le refoulement porte sur des représentations (signifiants) mais que le but final est de réprimer un affect) et n'intervient par ailleurs que dans les cas de la persécution et l'érotomanie. En effet dans la jalousie, l'extériorisation de l'affect amoureux est présente d'emblée existe d'emblée.

8.9. Sans doute peut-on dire que dans la jalousie, le désir homosexuel est projeté sur la scène extérieure, la femme représentant la partie féminine de l'homme mais, en rigueur de terme, ce n'est pas correct. Quoi qu'il en soit, il faut éviter d'associer, comme on le fait presque toujours, paranoïa et projection. Dans la paranoïa comme dans les névroses, c'est le refoulement qui est l'opération première, la projection n'intervenant que secondairement et pas toujours. Dans la mégalomanie, par exemple, qui est la quatrième forme de paranoïa et la plus radicale, la projection n'intervient pas du tout.

9.1. Il ne faut pas confondre la projection avec la **défense par la réalité**, qui est une **rationalisation**.

9.2. Le refoulement s'accompagne par définition d'une négation au moins partielle de la réalité psychique, qui entraîne la **méconnaissance** de celle-ci.

9.3. En même temps qu'il refoule et donc désinvestit les motions de désir, le moi (la partie consciente du moi) "**contre-investit**" la réalité extérieure. Le contre-investissement fait partie intégrante du processus de refoulement-négation, qu'il renforce et assure.

9.4. La rationalisation consiste à produire une **explication causale** des conduites en ne retenant que les déterminants extérieurs, donc extra-psychiques.

9.5. Quelques exemples:

-le rêve n'est possible que si le contre-investissement est levé; c'est dans la mesure où la réalité extérieure est désinvestie que le sujet peut dormir et rêver, c'est-à-dire que la réalité intérieure (les désirs inconscients) peut s'exprimer; le rêve devient le "gardien du sommeil";

-c'est un autre mécanisme qui est mis en oeuvre dans l'hypnose: comme dans l'amour, l'hyperinvestissement de l'objet (l'hypnotiseur, l'aimé, le thérapeute) libère le désir (cfr Saint Augustin: "*Dilige et fac quod vis*", "Aime et fais ce que tu veux, l'amour excuse tout"): dans l'amour, la censure par la réalité et la raison (*anankè et logos*) est partiellement levée;

-l'enfant en période de latence surinvestit la réalité extérieure et les modèles culturels en même temps qu'il désinvestit la réalité psychique; l'adolescent par contre entre en crise quand se produit le retour du refoulé avec la reprise des drames oedipiens;

-chez les déprimés et les psychosomatiques on constate souvent un hyperinvestissement de la réalité extérieure corrélatif d'une disparition de la vie psychique (plus de désir, pas de rêve, cramponnement aux objets sécurisants, biens matériels, parents...);

-l'explication du comportement par les déterminants biologique, éthologique, sociaux, culturels, économiques, historiques etc...va toujours dans le sens d'une consolidation du refoulement.

9.6. Il s'ensuit que dans la perspective psychanalytique, il y a un impératif méthodologique de mettre entre parenthèses les explications par la réalité. Ce qui ne signifie nullement que la réalité soit tenue pour insignifiante, bien au contraire. Confer FREUD: "La circonstance la plus évidente qui déclenche l'entrée dans la névrose, celle qu'il est le plus facile de découvrir et de comprendre, réside dans ce facteur extérieur qu'on peut décrire sous le terme général de frustration (*Versagung*). L'individu était en bonne santé aussi longtemps que son besoin impérieux d'amour était satisfait par un objet réel du monde extérieur..."⁴⁶

9.7. Acceptation (reconnaissance) de la réalité psychique et levée du refoulement sont pour ainsi dire synonymes. Cependant, le refoulé en tant que réserve du capital de désir (et d'angoisse) reste inchangé. C'est la méconnaissance qui diminue et, conjointement, la rationalisation.

9.8. "Tous les refoulements se produisent dans la première enfance (les refoulements primaires). Ce sont des mesures primitives de défense du moi immature et faible. Dans les années ultérieures (au-delà de la fin de l'Oedipe, après 5-6 ans) aucun nouveau refoulement ne s'accomplit, mais les anciens se maintiennent et le moi continue à recourir à leurs services pour lutter contre les pulsions. De nouveaux conflits sont, comme nous disons, éliminés par refoulement **après-coup** (refoulement secondaire). On peut dire de ces refoulements secondaires qu'ils dépendent totalement du rapport relatif des forces (pulsions *versus* moi), aussi échouent-ils devant un accroissement de la force pulsionnelle. Le but de l'analyse est d'amener le moi qui s'est entretemps fortifié et qui a mûri, à réviser ses vieux moyens de défense. Quelques-uns sont détruits (comme des fortifications devenues inutiles), d'autres sont reconnus (et maintenus en pleine connaissance de cause), d'autres encore nouvellement construits en matériau plus solide. Ces nouvelles digues ont une toute autre solidité que les premières. On peut se fier à elles pour qu'elles ne cèdent pas devant la marée montante de l'accroissement pulsionnel. La correction après-coup du processus de refoulement originaire (primaire), laquelle met fin à la puissance

⁴⁶ Sigmund Freud (1912). Sur les types d'entrée dans la névrose. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris, PUF, 1973, p. 175.

excessive du facteur quantitatif (économique⁴⁷), est donc l'opération spécifique de la thérapie analytique" (FREUD, "Analyse finie et analyse interminable")⁴⁸

Bibliographie

- Freud S. (1893). Charcot. In Résultats, idées, problèmes 1. Paris, PUF, 1984.
- Freud S. (1894). Les psychonévroses de défense . In Névrose, psychose et perversion. Paris, PUF, 1973.
- Freud S. et Breuer J. (1895). Etudes sur l'hystérie. Paris, PUF, 1967.
- Freud S. (1905). Fragment d'une analyse d'hystérie . Le cas Dora . In Cinq psychanalyses , Paris, PUF , 1967.
- Freud S. (1908) . La morale sexuelle civilisée . In La vie sexuelle. Paris, PUF, 1970.
- Freud S. (1910). Le trouble psychogène de la vision. In Névrose, psychose et perversion. Paris , PUF, 1973.
- Freud S. (1911). Formulations sur les deux principes du cours de l'événement psychique. In "Résultats, idées, problèmes", 1. Paris, PUF, 1984.
- Freud S. (1911). Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa . Le Président Schreber. In Cinq Psychanalyses. Paris, PUF, 1967.
- Freud S. (1912). Sur les types d'entrée dans la névrose. In Névrose, psychose et perversion . Paris, PUF, 1973.
- Freud S. (1913). Le Moïse de Michel-Ange . In Essais de Psychanalyse appliquée . Paris, Gallimard Idées, 1971.
- Freud S. (1923) .L'organisation génitale infantile . In La vie sexuelle . Paris, PUF, 1970.
- Freud S. (1924) . La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose. In Névrose, psychose et perversion . Paris, PUF, 1973.
- Freud S. (1924). La disparition du complexe d'Oedipe . In La vie sexuelle. Paris, PUF, 1970.
- Freud S. (1925) . Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes. In La vie sexuelle, Paris, PUF, 1970.
- Freud S. (1925). La négation. In Résultats, idées, problèmes 2. Paris, PUF, 1985.
- Freud S. (1931). Sur la sexualité féminine . In La vie sexuelle . Paris , PUF , 1970.
- Freud S. (1933). Les diverses instances de la personnalité psychique . In Nouvelles conférences sur la psychanalyse . Paris, Gallimard Idées, 1971.
- Freud S. (1933). La féminité .In Nouvelles conférences sur la psychanalyse . Paris, Gallimard Idées , 1971.

⁴⁷Rappelons les deux sens d'économique: gestion des quantités d'énergie et "faire le ménage" dans les règles de l'art:oikos(ménage)nomos(règle).

⁴⁸ Sigmund Freud (1937). Analyse sans fin et analyse avec fin. In Résultats, idées, problèmes 2 . Paris, PUF, 1985, p. 242.

- Freud S. (1937). Analyse sans fin et analyse avec fin. In Résultats, idées, problèmes 2. Paris, PUF, 1985.
- Freud S. (1938). Abrégé de psychanalyse. Paris, PUF, 1967.
- Freud S. (1956). La naissance de la psychanalyse. Lettres à Fliess. Paris, PUF, 1956.
- Heidegger M. (1950) . La chose . In Essais et conférences. Paris, Gallimard Tel, 1958.
- Klee P. (1921). Théorie de l'art moderne . Paris , Denoël-Gonthier, 1977.
- Lacan J. (1958) . La signification du phallus. In Ecrits. Paris, Seuil, 1966.
- Lagache D. (1961). La psychanalyse et la structure de la personnalité. In La Psychanalyse,6, 5-54, Paris, PUF, 1961.
- Laplanche J. et Pontalis (1967). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris, PUF, 1967.
- Le Guen C. (1974). L'Oedipe originaire . Paris, Payot, 1974.
- Mannoni O. (1968). Freud. Ecrivains de toujours, Paris, Seuil, 1968.
- Mélon J. (1984). La sublimation comme destin . In Destins. Louvain-la-Neuve, Cabay, 1984.
- Nasio J.D. (1992). Enseignement de sept concepts cruciaux de la psychanalyse. Paris, PB Payot, 1992.
- Spitz R.(1965). De la naissance à la parole. Paris, PUF, 1968.
- Winnicott D.W. (1958) . La capacité d'être seul. In De la pédiatrie à la psychanalyse. Paris, Payot, 1969.